LES VEILLEURS

compagnie théâtrale

REVUE DE PRESSE

- DOSSIERS THÉMATIQUES
- PORTRAITS
- INTERVIEWS
- CRITIQUES & ANNONCES DE SPECTACLES

SOMMAIRE

COMPAGNIE : DOSSIERS THÉMATIQUES / PORTRAITS / INTERVIEWS P.3

SPECTACLES : INTERVIEWS / CRITIQUES & ANNONCES P.21

- Et tout ce qui est faisable sera fait P. 21
- La migration des canards P. 31
- En attendant le Petit Poucet P. 40
- Allez Allez Allons P. 48
- Mon frère, ma princesse P. 51
- Boys'n'Girls Prologue + Tabataba + Tumultes P. 62
- Contre les bêtes P. 68
- Lys Martagon P. 72
- Le pays de Rien P. 76

DOSSIERS THÉMATIQUES
PORTRAITS
INTERVIEWS

« C'est assez récent finalement que la pensée ait été ramenée à quelque chose d'ennuyeux, que nos responsables politiques aient associé la pensée à l'ennui. » — P. 4
OBSERVATOIRE DES POLITIQUES CULTURELLES Grenoble
INTERVIEW **I avril 2019** - propos recueillis par Samia Hamouda, Aurélie Doulmet, Alice-Anne Jeandel

ASSISES NATIONALES ARTS VIVANTS, ENFANCE ET JEUNESSE, Scènes d'enfance - ASSITEJ au Théâtre de la Ville le 14 novembre 2017 - Retranscription de l'intervention d'Émilie Le Roux — P. 5-7
LE PICCOLO, La lettre des professionnels du jeune public, n°80
PLAIDOYER ÉMILIE LE ROUX **| décembre 2017**

Émilie Le Roux, entremetteuse en scène — P. 8
MÉTROPOLE n°9 [extrait]
DOSSIER CULTURE *« Les nouveaux visages de la culture »* **| été 2017** - par Nicolas Joly

Émilie Le Roux, valeur montante — P. 9-10
LA SCÈNE, le magazine des professionnels du spectacle - supplément *artistes* au n°84
INTERVIEW **| printemps 2017** - propos recueillis par Cyrille Planson

« J'aimerais interroger l'injonction d'exemplarité faite à l'immigré » — P. 11
LE PICCOLO, La lettre des professionnels du jeune public, n°71
INTERVIEW **| février 2017** - propos recueillis par Cyrille Planson

« Le jeune public ? Du tout public ! » — P. 12-14
LE PETIT BULLETIN Grenoble, n°995
À LA UNE **| mardi 8 décembre 2015** - propos recueillis par Aurélien Martinez

« Notre responsabilité d'artistes » — P. 15
LA SCÈNE, le magazine des professionnels du spectacle, n°77
DOSSIER *« Culture et politique : la rupture ? »* **| été 2015** - propos recueillis par Cyrille Planson

L'Art, espace vital de la pensée — P. 16-17
ANIMATION & ÉDUCATION, revue pédagogique de l'OCCE, n°246
DOSSIER *« Éducation artistique : Allumons les esprits ! »* **| mai-juin 2015** - interview réalisée par Valérie Berthier

Émilie Le Roux, l'engagée — P. 18
THÉÂTRE(S) le magazine de la vie théâtrale, n°1
ARTISTES À SUIVRE **| printemps 2015** - par Cyrille Planson

Émilie Le Roux — P. 19
LE PICCOLO, La lettre des professionnels du jeune public, n°48
PORTRAIT *« Émilie Le Roux, valeur montante »* **| janvier 2015** - par Tiphaine Le Roy

Compagnie Les Veilleurs / Émilie Le Roux — P. 20
LA SCÈNE, le magazine des professionnels du spectacle, n°74
GUIDE *« Théâtre jeune public : la "relève" »* **| automne 2014** - par Cyrille Planson

Émilie Le Roux est metteuse en scène et dirige la compagnie grenobloise *les veilleurs*. Ses créations, en direction du jeune public, posent des questions destinées à ouvrir le champ des possibles de l'enfant, son autodétermination. Comme, par exemple, pourquoi se sent-on fille ou garçon ? Des questions complexes qui ne plaisent pas toujours aux adultes.

En quoi le théâtre jeunesse est-il différent du théâtre adulte ? Quelles sont ses exigences ?

Emilie Le Roux : Avec un grand nombre d'artistes, nous défendons l'idée que l'on peut tout dire à l'enfant, mais que l'on n'a pas le droit de le désespérer. Notre responsabilité est de ne pas lui enlever l'idée qu'il a en lui de quoi grandir. Même si le monde est plein de dangers, de contraintes, même si la vie n'est pas un long fleuve tranquille, nous avons chacun la ressource nécessaire pour trouver un chemin.

Contrairement à une idée reçue, le théâtre jeunesse n'est pas un théâtre auquel on enlèverait quelque chose pour qu'il soit accessible aux enfants. Le théâtre jeunesse est pleinement du théâtre, avec cette responsabilité supplémentaire qui est de ne pas désespérer l'enfant.

Le regard du jeune public impose une exigence artistique car c'est un public qui adore écouter des histoires et qui est prêt à se faire raconter n'importe quelle histoire. Non pas qu'il soit naïf, innocent, ce n'est pas la vision que j'ai de l'enfance, mais il a une aptitude à se faire embarquer dans l'imaginaire et à dépasser les limites du raisonnable. Avec ce public-là, le moindre signe laissé sur le plateau va raconter une nouvelle histoire, un nouveau monde. Quand on crée pour le jeune public, il faut avoir cette attention consistant à ne pas laisser trainer de fausses pistes, parce que les enfants s'engouffreront avec plaisir dans toutes les histoires que l'on n'a pas voulu leur raconter. Je m'amuse aussi à glisser des petits détails qui vont être repérés et interprétés uniquement par les enfants, et qui permettront de raconter une petite histoire à l'intérieur de la grande histoire.

Dans le répertoire jeunesse, les auteurs jouent avec des langues exigeantes, poétiques, avec des passages de la réalité à la fiction. L'enfant navigue aisément dans tous les degrés de réalité et de fiction. Tandis que, dans le théâtre généraliste, les informations sont généralement données dans les didascalies pour aider le lecteur ou le spectateur à ne pas se perdre.

Une autre différence avec le théâtre généraliste concerne les moyens. Selon l'INSEE, 30 % de la population a aujourd'hui moins de 24 ans. Dans les politiques culturelles, il est beaucoup question de mettre la jeunesse au centre, de faire en sorte que l'enfant ait à tout âge la possibilité d'être en contact avec des œuvres. Si 30 % du budget était vraiment alloué à ce 30 % de la population (pas uniquement pour la culture d'ailleurs : il peut être aussi question de protection de l'enfance, de protection sociale, d'éducation...), il serait intéressant de voir ce que cela ouvrirait comme possibilités. Actuellement, un spectacle jeune public est vendu un tiers du prix d'un spectacle généraliste. Cela donne l'impression d'associer petits spectateurs à petits budgets.

Tout le monde est d'accord pour dire que l'art vivant est essentiel pour la jeunesse mais qui est vraiment prêt à accorder à la jeunesse un budget équivalent au théâtre généraliste ?

Lire la suite de l'article en ligne : https://opcculture.shorthandstories.com/emilieleroux/index.html

ASSISES NATIONALES ARTS VIVANTS, ENFANCE ET JEUNESSE
Organisées par Scènes d'enfance - ASSITEJ au Théâtre de la Ville le 14 novembre 2017
Retranscription de l'intervention d'Émilie Le Roux

« En 1966, William Baumol et William Bowen identifiaient que le spectacle vivant souffrait d'une maladie économique. Cette maladie consistait dans le fait que notre secteur d'activité ne pouvait pas avoir de gain de productivité. L'une des raisons est que nous ne pouvions pas faire d'économie d'échelle. L'exemple le plus communément cité dit que, contrairement à d'autres secteurs, nous ne considérions pas comme ayant la même valeur, un ensemble de violons jouant dans un opéra et son équivalent numérique. Le progrès technologique ne pouvait pas faire gagner de temps et d'argent car finalement, l'humain était irremplaçable, le temps de travail de l'humain, incompressible. Nous ne pouvions pas optimiser les coûts et notre secteur était définitivement déficitaire.

William Baumol et William Bowen proposaient des solutions à cette maladie économique. Ils définissaient, entre autres, le nécessaire financement des biens culturels par des fonds publics.
Mais ce n'est pas là où je voulais en venir.
Ce que je voulais dire, en parlant de la « loi de Baumol » c'est que nos valeurs auraient dû nous maintenir dans cette maladie économique.

Et pourtant... Nous créons plus, toujours plus, avec souvent moins. Nous avons souvent abandonné nos perruquiers, coiffeurs, maquilleurs, habilleurs. Nous avons laissé derrière nous des savoir-faire que nous avons enlevés du champ artistique pour cause d'un supposé archaïsme. Nous avons diminué les temps de répétitions, proposé aux interprètes d'être payés moins, ou moins souvent. Nous avons limité les équipes techniques, condensé les régies. Et nous avons réussi. Nous sommes rentrés dans un système concurrentiel sur un mode libéral selon les règles chères au capitalisme. L'intermittent du spectacle est même devenu l'exemple parfait de la flexibilité de l'emploi dans un secteur devenu marchand.
Pourtant, ne sommes-nous pas le dernier barrage au système économique débridé qui fait passer le bien produit ou le capital de l'entreprise devant l'intérêt humain ?
On pourrait attendre de notre secteur artistique, une démarche humaniste, l'exigence que l'humain et le temps de l'humain soient respectés.
Mais nous avons cédé à l'accélération pathologique de notre époque. Il paraît que c'est une sensation que l'on a eue à l'invention de chaque nouveau média (imprimerie, photographie, télévision, etc.), c'est peut-être juste l'effet *Internet* ? Nous avons accéléré, nous répondons vite aux mails, nous créons plus et plus vite, et nous compressons les coûts.

J'aime penser l'artiste ainsi que le définit le poète Laurent Marielle-Tréhouart, comme étant celui qui *« se fait l'écho d'un monde dans lequel il ne se reconnaît pas »*. Pourtant si nous regardons la temporalité avec laquelle nous pensons les montages de production de nos spectacles, nous pouvons nous interroger sur la place de l'artiste dans notre société.
Nos productions se bouclent à N-2 et de plus en plus de directeurs de salle de spectacles programment à N+2. Ainsi, une création mettra parfois quatre ans à connaître sa première tournée entre le moment où l'artiste a trouvé nécessaire de s'exprimer sur « quelque chose » et le moment où ce « quelque chose » rencontre pour la presque première fois le public.
Je ne me fais pas le chantre de l'immédiateté, bien au contraire ; et encore moins celui de la dimension périssable des spectacles, je tiens trop à la notion de répertoire pour cela. Je dis juste que cet exercice de projection dans le temps ne va pas toujours de pair avec les nécessités de création.

À ce temps long de la production vient se percuter le temps court de la programmation.
Il y a dix ans, créer en avril était vraiment risqué pour réussir à être programmé dans la saison suivante. Aujourd'hui cela peut nous faire sourire. Il y a 5 ans, c'était février. Aujourd'hui il faudrait tous créer en novembre. Et si on crée trop tard ? Alors c'est trop tard ! La saison d'après, notre spectacle n'est plus une création mais une reprise. On n'y porte déjà plus le même intérêt. Il n'a plus l'attractivité de la nouveauté. Si la profession est passée à côté, il faut en créer un autre, pour maintenir l'activité de nos trop fragiles structures. Combien de nouveaux spectacles sont ainsi créés à tour de bras ?

suite >>

>> suite

Les arts vivants pour l'enfance et la jeunesse ne sont pas un microcosme à l'image du reste du spectacle vivant. Nous avons nos fonctionnements propres, nous avons un rapport singulier au public, nous avons des valeurs extrêmement fortes que le manifeste proclamait haut et fort avant le lancement de la Belle Saison avec l'enfance et la jeunesse.
Et pourtant, nous aussi, nous avons mis le doigt dans l'engrenage du « plus vite », du « nouveau » et nous demeurons les spécialistes du « moins cher ».

Les défis du jeune public sont immenses.
Dans ce monde de plus en plus complexe, où l'on utilise de moins en moins de mots, nous faisons le pari de nommer chaque chose précisément, parce que le monde nommé dans sa complexité est plus facile à appréhender.
Dans un monde qui va vite, nous faisons le pari de proposer au jeune public de faire l'expérience de notre *« oasis de décélération »* pour reprendre les mots de Hartmut Rosa.
Dans un monde qui censure de plus en plus le corps, nous faisons le pari d'être l'endroit qui met les corps en présence.
Dans un monde maintenu dans une forme de trauma médiatique, nous faisons le pari de l'accès au symbolique pour réenclencher la pensée.

Nous défendons l'exigence éthique et artistique du jeune public en répétant que les arts vivants pour l'enfance et la jeunesse ne sont pas du spectacle vivant auquel on aurait enlevé quelque chose, mais de l'art, absolument. Avec juste, en plus, cette conscience éthique qu'on peut tout dire à l'enfant, mais qu'on a la responsabilité de ne pas lui enlever l'idée qu'il a en lui de quoi grandir, la responsabilité de ne pas le désespérer.

Nos défis sont à la mesure de l'intérêt politique de nos métiers.
La possibilité de s'adresser à un jeune public, c'est l'opportunité de rencontrer un public qui n'est pas d'accord à priori. Ce n'est pas un public chargé de valeurs humanistes avec une soif de littérature. Pas à priori. Ça, on peut espérer que la rencontre avec l'œuvre puisse le transformer. Mais d'abord il est là, acquis à aucune cause, avec pour seule attente celle de se faire raconter une histoire. Il n'y a pas de consensus politique dans une salle jeune public, il y a une mixité des regards, des classes d'âges et sociales. Une mixité culturelle qui rend capital l'objet artistique qu'on met au cœur de cette rencontre, car il est trop peu d'endroits de la société qui permettent que des gens aussi différents soient en présence.

Raconté sous cet angle, tout-un-chacun s'entend sur l'intérêt général du spectacle vivant pour l'enfance et la jeunesse. Mais cet objet artistique central qui permet cette rencontre, quels moyens lui donne-t-on aujourd'hui pour exister ?
Je ne suis pas sûre que les artistes du spectacle vivant généraliste entendent parler du prix de revient au fauteuil quand ils annoncent leur prix de cession, je ne suis pas sûre qu'on vient négocier avec eux le deuxième technicien en tournée (je n'ose parler du troisième) si nécessaire soit-il pour le spectacle. On ne lui parle pas des mêmes montants de coproduction. On lui parle de temps de plateau plus long.

Le prologue du manifeste rappelait que « *l'attention portée à la place des jeunes spectateurs-trices et le respect du statut de l'enfant ou de l'adolescent dans notre société sont encore insuffisants* ». La Belle Saison a été une belle occasion de porter une attention sur ce public. Malheureusement, la belle énergie de la Belle Saison n'a pas modifié les pratiques puisque la réalité financière de la plupart des compagnies indépendantes qui s'adressent à la jeunesse est proportionnelle à l'âge de leurs spectateurs.

On nous invite à l'exigence...
On se trompe en pensant que cette injonction à se maintenir dans le moins cher n'impacte pas l'artistique. On se trompe en pensant qu'on ne bride pas la pensée quand il faut veiller à optimiser les distributions, à resserrer les coûts, à monter des décors qui doivent être toujours plus surprenants (nouveauté oblige) en toujours moins de temps (jeune public oblige).
Je ne perds absolument pas de vue, en disant cela, que nous travaillons avec de l'argent public. Il me semble que nous faisons notre mission de service public. À fond.
J'ai juste de plus en plus de mal à accepter des négociations interminables sur des prix de cession qui ne dépassent pas 2000 euros par des salles de spectacles qui accueillent, avec raison, les créations de Thomas Ostermeier.

Nous marchons sur la tête.

suite >>

>> suite

Je regarde les directeurs de salles de spectacles, pressurisés par trop d'injonctions politiques, résistant, pour certains, aux ingérences des élus dans leur programmation, programmant toujours plus de spectacles pour toucher un public plus large, et qui pour remplir leurs salles pour tous ces spectacles doivent déployer toujours plus leurs équipes de relations publiques. Je vois la course pour boucler au plus tôt les plaquettes, être dans le timing pour pouvoir ouvrir les abonnements le plus tôt possible, pour que le théâtre voisin n'ait pas raflé tous les abonnés potentiels en ouvrant plus tôt ses portes. Je nous vois, compagnies, courir partout, boucler avec peine la création de cette saison et se projeter déjà à budget perdu dans celle qu'il faut construire deux ans plus tard. Je vois un public perdu dans le tourbillon de l'offre, ne sachant plus à quelle équipe des relations publiques se fier.
Quand sortirons-nous de cet engrenage ?

Regardons le fond de ce que l'on défend.
Combien de spectacles, que nous créons ou que nous accueillons aujourd'hui, appellent à trouver une alternative au système absurde qui structure aujourd'hui notre monde ? Beaucoup d'entre eux parlent d'alternative humaniste, écologique ou, au moins, questionnent les décisions absurdes persistantes de ce monde dans lequel nous ne nous reconnaissons pas. (Si on s'y reconnaissait, on ferait un autre métier, non ?) Pourquoi notre organisation professionnelle n'est-elle pas à la mesure de ces interrogations ?

Je ne renvoie pas cette question aux salles de spectacles moi, metteuse en scène d'une compagnie indépendante, je nous renvoie cette question à tous : ne serions-nous pas prêts à créer autrement, programmer autrement, rencontrer le public autrement ? Et le public, en fait, il est prêt à quoi ? Et c'est quoi sa place dans tout ça ?

Je suis fatiguée de mettre en permanence en tension les valeurs qui sous-tendent nos pratiques avec le fonctionnement de notre secteur devenu trop libéral.

Réfléchissons ensemble. Si nous sommes un réseau à le faire, un réseau de programmateurs, de public et de compagnies. Si nous réfléchissons ensemble à un théâtre qui se pratique sur un autre rythme, un autre calendrier. Parfois pour se donner plus de temps. Parfois pour être plus réactif quand la pulsation du territoire demande de l'être. Si nous faisons ça ensemble, nous serons de nouveau cohérents sur le fond et la forme de ce que nous défendons

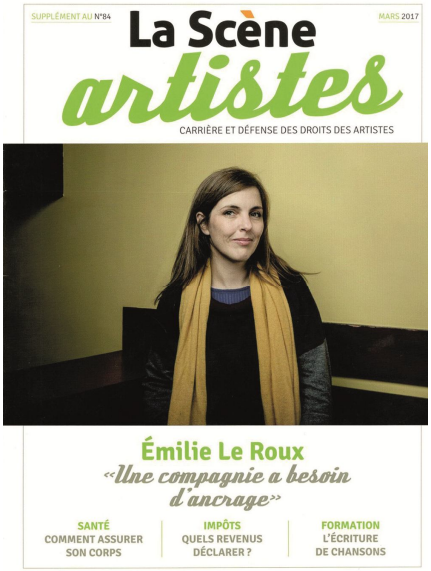
J'ai la chance de participer avec notre compagnie à l'aventure de la coopérative de production Domino, après avoir suivi avec intérêt l'aventure de ANCRE pour ne parler que d'elles. Ces initiatives sont réjouissantes et montrent notre capacité à développer de nouveaux modes collaboratifs.
Bien des choses restent à inventer.
Nous avons une chance énorme : nous sommes un secteur minoritaire. La force d'une minorité, c'est sa capacité à faire bloc et à se serrer les coudes. Pas pour sauver notre mode mineur, mais pour construire un mode majeur collaboratif et réjouissant. La Belle énergie de la Belle Saison, nous savons la mettre au service de nos spectacles et dans la rencontre avec le public. Mettons un peu de cette Belle énergie au service de la réflexion d'une Belle Alternative ! **»**

Émilie Le Roux : entremetteuse en scène

Émilie Le Roux est encore plus forte qu'une agence de rencontres. À chaque pièce qu'elle met en scène, la jeunesse épouse le théâtre une nouvelle fois. Au sein de la compagnie « Les Veilleurs », elle s'attache à rendre accessible aux enfants des sujets parfois complexes, à travers des œuvres théâtrales. « *Le théâtre jeunesse ce n'est pas un théâtre auquel on a amputé quelque chose »*, explique-t-elle « *C'est même une responsabilité en plus, car on peut tout dire à l'enfant, mais on ne doit surtout pas le désespérer »*. Après 160 dates et six spectacles cette année, cette hyperactive de 37 ans s'apprête à remettre le couvert, en mettant en scène « *La migration des canards* » d'Elisabeth Gonçalves. Une pièce qui aborde le thème de la migration avec toujours le souci d'être compréhensible aussi par les plus jeunes et de laisser place à l'imagination. Car selon elle, « *si on ne cultive pas l'imagination, on perd sa capacité à changer le monde ».*

Émilie Le Roux

Valeur montante



Cette jeune metteuse en scène pour le jeune public détaille la structuration progressive des activités des veilleurs - compagnie théâtrale.

Qu'est-ce qui vous a amenée, jeune artiste, à choisir la voie d'une adresse au jeune public ?
Avant de croiser le jeune public, j'ai croisé Geneviève Lefaure qui était alors directrice de l'Espace 600 à Grenoble. C'est elle qui m'a mis en premier les écritures contemporaines pour la jeunesse entre les mains, j'étais alors dans une crise de sens dans mon rapport au théâtre. J'avais l'impression que l'on avait ôté un acteur du paysage théâtral, du débat, et que cette personne, c'était le public. Dans le répertoire jeune public, j'ai trouvé des auteurs, des écritures singulières.

Cela a été une vraie découverte ?
Oui, j'ai vraiment été surprise de ce qui s'écrivait pour la jeunesse. J'ai un parcours hyper-classique, à l'ENMDAD de La Roche-sur-Yon d'abord, puis au conservatoire de Grenoble et un passage rapide par l'école de Chaillot. C'était une découverte.

Vous avez très vite souhaité passer à la mise en scène ?
J'ai fait une première mise en scène en 2002. Ce n'était pas un texte jeunesse - l'*Electre* de Sophocle dans la traduction de Vitez - mais il y avait déjà cette envie d'une adresse à la jeunesse. J'ai été longtemps comédienne, en me considérant comme une comédienne qui avait des envies de mise en scène. Je suis vraiment entrée dans la direction d'acteur et le travail sur la langue par des lectures théâtralisées de textes pour la jeunesse. Ma première mise en scène assumée c'était en 2007, *Le pays de Rien*, de Nathalie Papin, sous le nom de la compagnie Les Veilleurs.

Quels ont été les phases marquantes de la compagnie ?
Sur l'artistique, les phases se succèdent tout le temps. Il est toujours compliqué d'identifier ce qui tient du savoir-faire de la compagnie, de sa singularité qu'il convient toujours de dessiner et d'affirmer, ou ce qu'il faut au contraire remettre en question pour continuer à avancer.

Quelle est cette singularité de compagnie ?
Nous avons une spécificité qui est une chance, mais qui a aussi son revers. Nous avons toujours eu une activité bien supérieure à ce que notre structure nous permet. Le premier spectacle de la compagnie a tourné tout de suite, sans réelle structure, sinon une association loi de 1901, très vite fiscalisée. Comme j'avais un petit parcours dans l'administration culturelle, j'ai mis très longtemps à passer la main. Je me disais qu'il était compliqué d'être dans une fragilité de production, d'imposer cela aux artistes qui travaillent avec moi et de payer quelqu'un sur l'administration.
Je m'en suis occupée très longtemps, trop longtemps, jusqu'à ce que je me rende compte que je ne pouvais plus l'assumer. Le vrai cap, pour la compagnie, c'est l'arrivée d'une administratrice en 2012.

Et aujourd'hui ?
Là, je sens que l'on est à la veille d'un nouveau cap, sur différents niveaux. Sur la structuration d'abord, parce que l'on arrive de nouveau à un moment où l'on ressent un trop-plein de travail dans toute l'équipe. Il faudrait passer un autre cap, mais il nous faudrait pour cela un conventionnement DRAC. Nous sommes en attente, mais je perçois que c'est un peu vital pour la compagnie si nous voulons continuer à avancer. Nous avons besoin de passer à autre chose pour pouvoir faire nos choix autrement. Nous avons pris le risque de passer l'administratrice en CDI, mais pour stabiliser l'emploi et s'assurer une pérennité plus importante, se permettre de moins tourner à certains moments, ce serait important d'évoluer vers cette structuration accrue.

suite >>

>> suite

L'économie d'une compagnie jeune public est-elle spécifique ?
Toutes les compagnies jeune public le savent. Ce secteur est précaire et fragile économiquement. Nous vendons nos spectacles bien moins chers que des productions du théâtre dit généraliste. Donc, nous dégageons moins de marge. Et puis, la compagnie s'est construite sur un projet associant toujours à un volet de création artistique un volet d'action culturelle. Je n'envisage pas de diffusion des spectacles sans travail d'action culturelle autour, qu'il s'agisse d'échanges, d'ateliers ou de projets de pratique artistique. Nous faisons très peu de tournées sèches. Nous ne voulons pas perdre le sens de ce que nous faisons en tournant sans ces projets, qui nous demandent pourtant un surcroît de travail, d'anticipation et d'engagement. C'est un choix.

Votre répertoire est constitué de « grandes formes » mais aussi d'objets théâtraux autonomes ? Est-ce une force ?
Nous avons commencé par distinguer les créations que nous portions en salle des lectures théâtralisées. Puis, notre résidence longue à l'Espace 600, à Grenoble, nous a conduits à aller vers les publics, dans des lieux non théâtraux. L'aléatoire de la salle des fêtes ou de la classe a été une contrainte qui s'est révélée être une inspiration. J'aime bien cette idée d'aller chercher le public, d'être sur son terrain mais aussi de l'inviter à venir au théâtre. L'un ne va pas sans l'autre. Or, tout cela nous a amenés à requestionner notre rapport à la scénographie.

Quelle stratégie de communication avez-vous à l'égard des programmateurs ?
Nous communiquons assez peu. Notre site Internet fonctionne depuis un an seulement. Je crois que nous avons toujours essayé de mettre notre énergie dans la création et la rencontre avec le public. Mais nous avons un très bon relais auprès des professionnels, avec l'agence de diffusion Sine Qua Non qui a fait tout ce travail de réseau auquel nous avions du mal à consacrer du temps. Ce n'est pas une posture, c'est vraiment que nous n'en avons pas eu le temps.

Vous avez été artiste associée pendant plusieurs années à l'Espace 600, mais sans attache depuis cette saison. Est-ce une difficulté pour la compagnie ?
C'est très déstabilisant. J'avais beau me dire qu'il fallait aussi apprendre à travailler autrement et gagner ainsi en maturité au sein de la compagnie, me demander si nous ne nous étions pas inventé ce projet d'ancrage sur le territoire, je me rends compte que non. C'était une vraie nécessité. Nous avons six spectacles qui tournent et 160 dates cette saison. Nous pouvions estimer avoir une assise dans les différents réseaux. En fait, non.

Pourquoi ?
Tourner c'est formidable, mais nous avons besoin de points d'ancrage. Nous en avons de nouveaux, des compagnonnages un peu partout en France. Mais nous ne sommes plus dans le travail quotidien que nous menions à Grenoble, où la compagnie est implantée. Il va falloir que nous nous réinventions. Aujourd'hui, nous nous posons beaucoup de questions sur la structuration, je m'en pose des milliards artistiquement. Cette déstabilisation n'est possible que si le socle est solide.

Jouer à Paris, c'est important pour une compagnie jeune public ?
Oui, c'est important dans la relation aux professionnels. Nous jouons cette semaine au Théâtre Dunois. Il s'agit d'une coréalisation et pour nous, c'est l'occasion de présenter des projets qui ont moins été vus.

« J'aimerais interroger l'injonction d'exemplarité faite à l'immigré »

Inscrite dans un cycle « Migrations : Passer et demeurer », la prochaine création d'Émilie Le Roux est prévue pour janvier 2018.

Le Piccolo : Sur la saison passée, vous aviez été concernée par le phénomène de censure que nous avons vu renaître, autour notamment de votre production *Mon frère, ma princesse*. Qu'en est-il cette saison ? Comment analysez-vous ce phénomène ?
Émilie Le Roux : Nous avons eu une saison un peu plus tranquille, avec moins de tentatives de censure, moins d'oppositions en tout cas. Mais malheureusement, je pense que cela reste là. Nous sommes dans une période dans laquelle énormément de gens se sentent fragilisés dans leur vie sociale, familiale et où, face à cette fragilité, ils expriment le besoin de se raccrocher à des valeurs fortes qui les rassemblement et les font appartenir à des groupes de pensée. Une façon de s'identifier aujourd'hui, c'est un retour à une certaine image de la famille, à une certaine idée de la morale qui ne souffre pas le débat. La peur que l'on peut ressentir chez certains spectateurs, c'est l'idée que l'on vienne fragiliser quelque chose à quoi ils ont pu justement se raccrocher. C'est pour cela que l'on passe pour des gens dangereux, parfois. Alors que, ce qui m'intéresse, ce n'est pas d'opposer une morale à la leur, mais c'est de venir poser des questions éthiques dans un espace public. C'est un endroit du théâtre. Et quels que soient les choix que l'on fait dans sa vie familiale.

Le Piccolo : Est-ce là, aussi, que naissent vos projets de création, dans ce frottement avec les publics et des questionnements de société ?
Émilie Le Roux : Nos spectacles partent toujours d'une discussion avec le public, quel qu'il soit. On est souvent dérouté par une rencontre, souvent celles d'adolescents d'ailleurs qui vont nous révéler des questions qui nous ont échappées. Lors de ces discussions, on tombe souvent sur quelque chose qu'ils ne comprennent pas, quelque chose qui nous énerve ou qui nous émeut. On se rend compte alors dans l'équipe que, dans les jours qui suivent, on ne fait que parler de ça. C'est ce qui me fait me dire : on sait sur quoi nous allons travailler. Particulièrement quand nous ne sommes pas d'accord entre nous. La première idée vient de là, puis nous nous tournons vers le répertoire pour voir quels textes vont faire écho à ces questions-là, vont les « problématiser », vont en faire une interrogation complexe et pas un simple exposé.

Le Piccolo : Votre prochaine création aura-t-elle toujours ce même ancrage ?
Émilie Le Roux : Avec *En attendant le Petit Poucet*, nous avons ouvert un cycle de réflexion. Il reste centré sur la question de la construction de l'identité, qui reste le fil rouge de la recherche de la compagnie, cette fois-ci dans le rapport à l'autre. Dans sa différence, sa différence culturelle en l'occurrence. Le projet s'appelle « Migrations : Passer et demeurer ». *En attendant le Petit Poucet* parlait plus de la question des migrations internationales. La seconde partie du cycle portera plus sur la question de l'immigration. Nous avons plusieurs étapes de travail avec les publics, en commençant par un cabaret « *Passer et demeurer* » en février à l'Espace 600, un travail sur un montage de textes très éclectiques avec des comédiens amateurs. Puis, en janvier 2018, je mettrai en scène *La Migration des canards*, d'Élisabeth Gonçalves, édité à L'École des loisirs.

Le Piccolo : Pourquoi ce texte vous a-t-il touchée, intéressée ?
Émilie Le Roux : C'est un texte très fort. Comme tous les textes forts, il peut recouvrir beaucoup de sujets différents. Il n'y a pas une seule lecture. Certains y voient une réflexion sur la pauvreté, d'autres sur la maltraitance de l'enfant. Nous avons choisi une entrée, sans fermer toutes les autres. C'est celle de l'exemplarité de l'immigré, c'est-à-dire en quoi aujourd'hui on demande aux immigrés, non pas de faire bien, mais de faire mieux pour être intégrés. Nous essaierons de voir à travers ce monologue comment cette injonction d'exemplarité va finir par conditionner toute la vie sociale de l'immigré. Dans ce texte, la fille unique de la famille raconte comment ses parents l'ont éduqué et comment cette éducation très stricte, qui va virer à la maltraitance à un moment, est empreinte de cette injonction d'exemplarité. C'est une enfant qui se rend compte, à l'école, qu'il y a plusieurs chemins à prendre : celui dessiné par ses parents et celui que d'autres élèves ont la possibilité de prendre. Elle se retrouve ainsi en tension entre ses aspirations et son éducation. Elle rêve de s'envoler avec les canards pour aller voir ailleurs.

Le Piccolo : Pouvez-vous nous donner quelques pistes sur la forme que prendra ce nouveau projet ?
Émilie Le Roux : Ce sera un projet que nous proposerons à partir de la classe de sixième, vers 11/12 ans. La création musicale sera l'œuvre de Valentin et Théo Ceccaldi, deux musiciens qui travaillent déjà avec nous, notamment sur *Contre les bêtes*, et avec Roberto Negro qui a composé la musique de *Mon frère, ma princesse* et *d'En attendant le Petit Poucet*. Pour la première fois, il y aura la trace d'un travail vidéo. Nous nous lançons dans cette recherche. Et la chorégraphie va prendre un peu plus de place encore. Nous l'avons affirmé dans notre *Petit Poucet*. Là, nous le pousserons un peu plus loin, en allant jusqu'à la pratique circassienne, sur quelque chose d'aérien.

« Le jeune public ? Du tout public ! »

Émilie Le Roux, metteuse en scène grenobloise à la tête de la compagnie Les Veilleurs, proposera cette semaine un drôle de spectacle avec 106 interprètes (106, oui) pour marquer la fin de sa résidence à l'Espace 600, la scène jeune public de Grenoble. On en a profité pour évoquer avec elle tout un tas de sujets allant du théâtre jeune public en général à sa grande réussite "*Mon frère, ma princesse*" en passant par les relations difficiles entre les artistes et la Ville de Grenoble.

Vous terminez cette semaine plus de trois ans de résidence à l'Espace 600 de Grenoble avec le spectacle *Allez, Allez, Allons* qui n'a pas l'air d'être une toute petite chose !
Émilie Le Roux : C'est un spectacle multidisciplinaire avec du chant, de la musique, du théâtre de texte qui réunit 106 interprètes au plateau, dont des comédiens fidèles de la compagnie mais aussi une bonne partie de non-professionnels âgés de 10 et 90 ans ! Car on avait la volonté de créer une rencontre entre les générations…

Que verra-t-on sur scène ?
Ce sera un cabaret avec des textes qui vont de Tchekhov à Falk Richter en passant par Kafka, Olivier Py ou encore Calaferte. Et musicalement, on entendra des choses qui vont de Chopin à Philippe Katerine en passant bien évidemment par Camille *[le titre du spectacle est emprunté à l'un de ses morceaux – NDLR]*.

Et ce sera un spectacle exceptionnel, un "one shot"...
Forcément, car on n'emmènera pas ces 106 personnes en tournée ! Et puis on voulait finir cette résidence par un grand projet participatif – mot vraiment à la mode – qui viendrait rendre au quartier l'énergie qu'il nous a donnée pendant ces trois ans et demi.

Car ces trois ans et demi à l'Espace 600, théâtre situé au cœur de la Villeneuve, ne se sont pas déroulés uniquement sur scène...
Complètement. Vu les missions et le public de l'Espace 600 *[une scène axée sur le jeune public – NDLR]*, on a passé beaucoup de temps dans les classes, notamment avec les collégiens. Même si on a aussi bossé avec le public adulte, mais de manière plus ponctuelle.

Pendant cette résidence, vous avez créé plusieurs spectacles (dont le succès *Mon frère, ma princesse* – on y reviendra) tournant autour des questions de genre. Des questions très présentes dans le débat public ces derniers temps du fait, notamment, de la loi sur le mariage pour tous... Ça a été une volonté d'emblée ?
Disons qu'on a été rattrapés par ces questions-là. On n'est pas arrivés sur le quartier avec une thématique, vu que le travail de la compagnie part toujours d'une discussion avec un public à un moment donné. Pour la première année de résidence, on s'était simplement donné comme consigne de se dérouter artistiquement. On a commencé en septembre 2012 *[même si la compagnie avait déjà tissé des liens très forts avec l'Espace 600 – NDLR]*, et la première discussion de fond qui a déclenché tout le projet sur les questions de genre, c'était en octobre. On n'a donc pas mis longtemps à savoir de quoi on allait parler !

Quel a été le fond de cette discussion ?
On venait reprendre *Lys Martagon* en début de résidence. Il y avait deux classes un peu rock'n'roll du collège qu'il fallait qu'on rencontre en amont parce que les profs ne savaient pas trop comment ça allait se passer. On l'a fait, et bizarrement, sur une scène qu'on a souvent lue en préparation avec des classes en tournée, qui s'est toujours bien passée, là, la discussion est partie sur l'histoire de la fille qui porte une jupe au-dessus du genou. Ça a déclenché des paroles hyperviolentes – pas contre nous mais sur les injonctions faites aux filles comme aux garçons pour qu'ils soient considérés comme tels. Je ne m'étais pas rendu compte qu'on était revenus à ces valeurs-là et qu'elles étaient affirmées autant par les filles que par les garçons.

suite >>

>> suite

Cette découverte était-elle liée au quartier ou à la société en général ?
En fait, au début, on ne savait pas. C'est en sortant du quartier, en allant jouer une petite forme dans toute la ville et même le département, qu'on a finalement entendu les propos les plus violents. On les a entendus d'ailleurs dans des endroits où on les attendait le moins. J'ai le souvenir d'une rencontre à Venon qui m'avait complètement désarmée. On était arrivés sur la question des garçons qui jouent à la poupée et un enfant de 9 ans m'avait dit : "un garçon qui joue à la poupée, il perd sa dignité". J'avais donc essayé de savoir ce qu'il entendait par dignité, pour être sûre qu'on parle de la même chose. Il m'avait dit : "humanité ; humain / pas humain". C'était très violent. Du coup, on a prolongé ce projet qui devait s'inscrire sur une saison avec la création de *Mon frère, ma princesse*, pour continuer le dialogue avec, notamment, les plus jeunes : c'est important qu'une thématique éthique aussi complexe soit sur la place publique et non limitée à la sphère de l'intime.

Et ce *Mon frère, ma princesse*, créé il y a tout juste un an, est un véritable succès dans toute la France (en plus d'être une grande réussite)...
Je ne m'attendais évidemment pas à un tel succès même si je savais que c'était un projet attendu, notamment parce que son auteure Catherine Zambon avait reçu un prix pour ce texte. On en sera à 80 dates à la fin de la saison alors qu'on est neuf en tournée, six au plateau : pour du jeune public, c'est carrément suicidaire !

***Mon frère, ma princesse* fait partie de ces spectacles jeune public, comme *Oh Boy !* d'Olivier Letellier par exemple, qui parlent aux plus jeunes de thématiques qui agitent beaucoup la société et suscitent divers fantasmes, mais de façon intelligente et dépassionnée...**
C'est une vigilance qu'a toujours le théâtre jeune public : à un moment, on se donne la responsabilité avec toute une génération d'auteurs, de metteurs en scène et d'équipes jeune public, de regarder le monde dans lequel on vit et de le questionner avec le jeune public. Pas pour lui mais avec lui, pour qu'il se sente concerné par les questions qu'on lui pose. Et puis il faut le faire sans le désespérer. *Mon frère, ma princesse* est par exemple un texte assez pacifiant : il parle d'un petit garçon de cinq ans qui a l'intuition de dire qu'un jour, il aimerait bien être maman. Une envie qui aurait pu rester à l'état d'intuition si on ne lui imposait pas tout de suite une impossibilité vu son rôle de garçon. La force du texte de Catherine Zambon, c'est que la violence qui retombe sur ces personnes quand elles existent dans la vie réelle, elle la fait retomber sur la sœur du petit garçon, ce qui fait qu'on se moque beaucoup moins de lui. C'est un personnage qu'on a envie de protéger, dont on peut parler après la pièce...

Comment êtes-vous arrivée à mettre en scène pour le jeune public ?
Je suis tombée dedans à une période – la fin des années 1990 – où je ne me retrouvais plus dans le théâtre dit généraliste. Grâce à Geneviève Lefaure *[ancienne directrice de l'Espace 600 – NDLR]*, je suis arrivée sur le répertoire jeune public où il y avait à la fois des auteurs qui se posaient des questions sur des démarches d'écritures singulières mais qui n'avaient pas oublié le public, et notamment le fait qu'on ne pouvait pas s'adresser à la jeunesse sans la prendre en compte. Du coup, pour moi, ce n'est pas un théâtre à qui l'on aurait enlevé quelque chose, c'est un théâtre auquel on va donner une exigence supplémentaire qui est cette adresse particulière. C'est pourquoi je suis convaincue que les spectacles jeune public sont des spectacles tout public.

Vous avez déjà monté des textes dits du répertoire adulte, comme *Antigone* (qui nous avait valu une petite embrouille suite à notre critique !), mais aussi *Tabataba* de Koltès, même si ce ne sont pas vos spectacles qui tournent le plus. Ça reste un axe de travail possible ?
La démarche de la compagnie est, comme je le disais, de toujours partir d'une discussion. Si, à un moment, cette discussion porte sur un sujet spécifiquement adulte, on peut s'en faire l'écho. Là, on part sur tout un volet de création autour des migrations, avec certains textes qui me semblent très bien problématiser cette question. Mais ils ne sont pas du tout axés jeune public : je me dis qu'il faut que je trouve le moyen de les faire entendre malgré tout.

Vous êtes à la tête d'une compagnie grenobloise de plus en plus sollicitée en France, grâce notamment au succès de *Mon frère, ma princesse*... Après cette résidence à l'Espace 600, comment voyez-vous la suite ?
On est à l'écoute des théâtres qui font appel à nous maintenant, on a la chance que nos spectacles tournent, mais on n'a pas du tout envie de déserter Grenoble ! Notre travail est tellement ancré sur un territoire que je ne me vois pas partir sur des créations hors-sol.

suite >>

>> suite

Concernant Grenoble justement : lors du dernier Chantier des cultures organisé en septembre par la Ville de Grenoble, vous avez lu une lettre écrite et signée par de nombreux acteurs culturels grenoblois, pointant une rupture de dialogue entre la nouvelle municipalité et vous, les artistes...
Cette lettre se faisait l'écho d'un malaise et d'une impression de ne pas réussir à bien communiquer avec la Ville. Elle mettait en avant le fait qu'on avait l'impression de ne pas être entendus... Quand la nouvelle municipalité est arrivée, on était dans une période où les acteurs culturels étaient prêts à réfléchir ensemble pour bouger les lignes, pour construire une politique culturelle différente à Grenoble. Et pas seulement, comme on nous le renvoie souvent, dans l'intérêt des artistes, mais dans un projet plus large qui défendrait l'intérêt général.

On sent une déception d'autant plus forte que le milieu culturel a en grande partie soutenu Éric Piolle pendant sa campagne...
Il y a surtout une réelle incompréhension sur les modalités de concertation et les décisions récentes de la municipalité qui nous semblent fragiliser le secteur artistique et culturel... La décision de mettre un point d'arrêt au projet du Tricycle *[au Théâtre 145 et au Théâtre de poche – NDLR]* est un signe inquiétant pour les compagnies locales. Le projet du Théâtre municipal tel qu'il nous a été présenté ne calme pas ces inquiétudes. Encore une fois, nous ne sommes pas contre un changement de politique culturelle, nous demandons juste que notre expertise soit entendue et nous avons surtout envie de retrouver le dialogue.

Allez, Allez, Allons, du jeudi 10 au samedi 12 décembre à l'Espace 600
Mon frère, ma princesse, mercredi 20 janvier à l'Odyssée d'Eybens

« Notre responsabilité d'artistes »

La jeune metteuse en scène livre un regard lucide et engagé sur le devenir de l'art et du spectacle vivant.

Comment une jeune artiste affronte-t-elle un contexte si défavorable pour le développement de ses projets ?
Avant toute chose, je crois que nous vivons une période de très grande fragilité sociale, un moment où s'exprime la nécessité d'un repli sur soi. Le travail est un vecteur très important d'identité dans notre société. Or, de travail, il y en a de moins en moins. On assiste alors à un repli sur soi, sur la famille, sur des groupes, des communautés. Les valeurs qui s'affirment sont des valeurs de défiance envers l'autre. On ne sait plus comment dialoguer, alors que cela devrait être justement la fonction de l'art que d'ouvrir le dialogue.

Quelle serait la réponse politique, notamment de politique culturelle, à apporter face à cette situation ?
Je ne comprends pas la réaction politique face à la situation actuelle. Dans une période de confusion éthique et de repli sur soi, faire de la culture une variable d'ajustement économique me semble juste dangereux. Je suis certaine que l'on paiera un jour ce choix. L'amenuisement progressif des budgets affaiblit progressivement la force vive que peut représenter la création artistique en France. Nous continuerons à créer, mais dans quelles conditions ?

Tout ceci n'affecte-t-il pas la liberté de création d'une jeune équipe artistique ? Comment parvenez-vous à projeter dans l'avenir votre projet artistique, votre projet de compagnie ?
Nous sommes parmi les chanceux dont les projets n'ont pas encore connu de coupes budgétaires significatives. Comme nous faisons un travail de fond auprès des publics sur les territoires où nous travaillons, comme nous remplissons notre «mission de service publique», nos projets sont soutenus et mis en avant. Par contre, notre structure n'est pas du tout défendue. Nous avons une visibilité de trois ans sur nos projets et une visibilité à 6 mois sur la viabilité de notre compagnie. Notre activité augmente, mais notre processus de structuration est au point mort avec une équipe qui pourrait commencer à montrer des signes de fatigue. Pour le moment, ces signes ne prennent pas le pas sur la création artistique et sur la dynamique des projets. Mais jusqu'à quand ?

Vous avez monté cette saison *Mon frère, ma princesse,* un texte de Catherine Zambon qui traite de la «question du genre» ?
La censure ou l'autocensure vous inquiètent-elles ?
L'autocensure d'une petite partie de la profession, artistes comme programmateurs, mais aussi de partenaires capitaux comme l'Éducation nationale, est inquiétante. Afin de ménager des susceptibilités nous n'aurions plus la légitimité de parler de tout ? Les discussions complexes semblent faire peur. On ressent souvent la crainte, chez nos interlocuteurs, de ne pas savoir démêler ces polémiques. En nous emparant de sujets éthiques, on passerait presque pour des provocateurs. Je trouve de plus en plus violente la suspicion qui pèse sur les artistes. D'alliés du dialogue social, nous serions devenus dangereux. Il faudrait penser à ne pas oublier que les périodes où la parole poétique a été considérée comme dangereuse sont restées parmi les zones les plus sombres de notre Histoire.

Y a-t-il pour vous des signes, des raisons d'espérer un avenir plus radieux pour l'art et le spectacle vivant ?
Je suis pessimiste par rapport à la situation politique, je ne suis pas pessimiste du tout par rapport à la vitalité de la création. Au contraire, c'est de notre responsabilité d'artistes d'être au rendez vous de la discussion et de ne pas déserter le terrain de l'éthique. C'est le moment de donner à voir et à entendre de nouvelles représentations symboliques qui nous permettent de regarder autrement, sous d'autres perspectives, cette époque complexe. Encore faut-il que les équipes artistiques ne s'épuisent pas, fragilisées par trop d'incertitudes et peu de promesses...

L'Art, espace vital de la pensée

Le sujet développé dans ce numéro est grave puisqu'il s'agit de donner ou redonner à l'art une place de révélateur des consciences afin de « réinsérer de la pensée là où elle commence à manquer » comme le dit Emilie Le Roux*, Artiste associée de l'Espace 600 - scène Rhône-Alpes (structure dédiée au jeune public), metteure en scène de la Compagnie théâtrale des veilleurs, interrogée sur les relations entre Art et Citoyenneté.

Animation & Education : Vous avez mis en scène des textes qui parlent de respect des différences, de non conformisme, et de liberté. Pensez-vous que l'art puisse amener les enfants à être citoyens et empathiques ?
Emilie Le Roux : Si on comprend le « citoyen » comme celui qui prend part à la vie active de la cité et qui participe à son élaboration collective, alors l'art peut faire partie des médias qui amorcent le cheminement.
Dans cette période où « l'avoir » prime sur « l'être », l'argent est roi. Or, comme on nous l'assène au quotidien, le temps c'est de l'argent. Dans ce temps compressé qui nous permettrait d'avoir plus, nous avons substitué le temps de la réflexion par la vitesse du slogan, nous avons minimisé notre vocabulaire au nom de l'efficacité du message. Mais comment appréhender un monde de plus en plus complexe avec de moins en moins de mots pour le nommer ? L'art est comme un bastion qui oppose des mots et des représentations à cette société où tout va trop vite. Parlant du théâtre, le philosophe Jean-Philippe Pierron parle d'une « oasis de décélération ». Dans cet espace théâtral où le temps s'étire de nouveau, dans ce lieu où le temps d'un instant le bourdonnement incessant de nos villes s'arrête, la pensée reprend ses droits, son temps ; la réflexion se déploie de nouveau et, avec elle, son lot d'émotions et de ressentis.
L'art n'amène pas l'enfant à être citoyen ou empathique, il lui offre juste l'espace qui peut lui permettre de se mettre sur le chemin.

A&E : Ces pièces que vous montez amorcent souvent un débat puisqu'elles posent de vraies questions de société. Peuvent-elles aussi renouer le lien social et éviter une solitude qui risque d'inviter les jeunes à rechercher un lien à tout prix ?
E.L. : Je me méfie de faire peser sur l'art trop de responsabilités ou d'injonctions. Disons que l'art est vecteur de lien social s'il arrive à redonner l'envie au public de se mettre en mouvement vers une construction collective. Et en la matière, il y a encore du travail !
Je crois que le théâtre est un des derniers espaces de la société (avec les stades et les autres rendez-vous sportifs) où nous pouvons vivre collectivement un événement et partager des émotions autour d'un même objet vivant. C'est aussi un des derniers lieux où on peut partager des questions sur ce qui nous étonne, nous révolte ou sur ce que nous ne comprenons pas. Maurice Jeandeau, un ancien directeur de théâtre de l'agglomération grenobloise, me disait il y a quelques années, que ce qui est le plus important au théâtre, c'est ce qui se passe avant et après la représentation. Pas facile à entendre quand on s'occupe de ce qui se passe pendant ! Mais je crois qu'il avait raison. Avant un spectacle, si les gens ne se rencontrent pas, ils sont tout de même en présence, une somme d'individus tournés vers une même action. Après, s'est créée l'assemblée théâtrale : ayant été témoin d'une même chose, acteur d'une même expérience, chacun repart avec une somme de sensations, d'images et si possible de questions, qui sont comme un patrimoine commun de la pensée.
Créer la possibilité d'une rencontre, c'est déjà capital vu le cloisonnement et l'individualisme qui structure notre société aujourd'hui.

A&E : La réflexion qu'entraînent ces débats peut-elle développer l'imagination et, par là même, la liberté ?
E.L. : En se remettant sur le chemin de la pensée, on retrouve une verticalité que le slogan médiatique contemporain ne permet pas. C'est dans cette brèche que l'imagination peut se faire une place. L'imaginaire permet de se projeter dans un monde fantasmé. Il permet de redévelopper un rapport à l'idéal ou à ce qui n'est pas encore advenu. Il permet de se rêver « autre », de penser le monde autrement. Ouvrir de nouveaux possibles, c'est se situer devant de nouveaux choix. Or, pouvoir choisir, c'est être libre.

A&E : L'art existe depuis les débuts de l'humanité. Pensez- vous qu'il ait contribué à l'évolution de l'espèce humaine ? Et croyez-vous qu'il peut encore le faire aujourd'hui ?
E.L. : Je crois que l'art, en fonction des périodes, a servi le pire comme le meilleur.
Je ne suis pas sûre qu'il puisse commander des révolutions. En amorcer, peut-être. J'aime l'idée que l'art permet cet état de veille sur la société (ce qui explique le nom de ma compagnie). J'aime l'idée que le théâtre peut mettre des idées en perspective et remettre des débats essentiels au cœur de l'espace public. J'aime l'idée que ces débats font avancer les choses, qu'ils se situent dans la sphère de l'intime ou dans la sphère du politique.

suite >>

>> suite

A&E : C'est une grande responsabilité d'être artiste, qui plus est lorsque les œuvres sont destinées à des enfants ou des jeunes gens. Y pensez-vous lorsque vous mettez des textes en scène ?
E.L. : Oui, bien évidemment, j'y pense même tout le temps ! Mais cette responsabilité est stimulante. Elle oblige à être en permanence dans une exigence des représentations qu'on donne à voir du monde d'aujourd'hui.
Elle n'est pas comme un prisme qui limiterait ce qu'on peut dire ou non à ce jeune public. Elle est plus comme une vigilance latente qui accompagne nos démarches de création.

A&E : A votre avis, quelle est notre responsabilité à nous pédagogues ? Et en quoi l'art peut-il nous aider à l'assumer ?
E.L. : J'ai l'impression qu'on fait reposer sur l'Ecole une somme de missions morcelées pour colmater au coup par coup les fissures sociales qui ne cessent de se multiplier. J'ai l'impression qu'on perd de vue la mission première et étymologique des pédagogues qui est celle de « mettre sur le chemin ». Les disciplines fondamentales n'ont de sens que si elles servent à comprendre le monde transversalement. L'éducation civique n'a de sens que si elle s'éloigne de la morale et se meut en discussion et en débat d'idées. Le souci est que les débats d'idées font peur et qu'aujourd'hui on a l'impression qu'un certain nombre de parents d'élèves n'est plus prêt à déléguer aux enseignants la responsabilité de faire de leurs enfants des citoyens. En ce temps de crise, le contrat social est rompu. La république ne donnant plus l'impression de remplir son rôle, on s'éloigne de ses valeurs et on se méfie de ses institutions.
Pourtant, sans cette confiance, l'Ecole ne peut plus être le cœur des débats de notre temps, elle qui doit pourtant accompagner les élèves pour qu'ils en prennent la pulsation et qu'ils se fraient un chemin dans cette forêt !
Pour moi, l'art peut être un catalyseur que le pédagogue peut solliciter pour réunir des élèves autour d'une expérience sensible commune. Il peut être ce support extérieur qui permet d'ouvrir une discussion sur des sujets controversés.

* Emilie Le Roux travaille autour des œuvres de nombreux auteurs. En 2011, elle met en scène *Lys Martagon* de Sylvain Levey et, en 2015, *Mon frère ma princesse* de Catherine Zambon. Engagée dans des actions culturelles, elle travaille régulièrement aux côtés de comédiens amateurs, d'enfants, d'adolescents et d'adultes. Elle accompagne la formation d'enseignants et intervient dans différentes structures (dont récemment un stage national OCCE Théâ).

« J'aime l'idée que l'art permet cet état de veille sur la société (ce qui explique le nom de ma compagnie). J'aime l'idée que le théâtre peut mettre des idées en perspective et remettre des débats essentiels au cœur de l'espace public. »

Émilie Le Roux, l'engagée

Une nouvelle génération, surtout composée de jeunes femmes, est en passe de s'imposer sur la scène jeune public française. Aux côtés d'Estelle Savasta et d'Alice Laloy, la metteure en scène trentenaire Émilie Le Roux surprend par l'audace de ses choix. À l'automne, elle a créé *Mon frère, ma princesse,* de Catherine Zambon, un texte déjà pointé du doigt à plusieurs reprises par les tenants de la soi-disant «théorie du genre» et quelques inspecteurs de l'Éducation nationale un peu trop zélés. Pour Émilie Le Roux et sa compagnie Les Veilleurs, la littérature dramatique pour la jeunesse est un terrain de jeu et sa présence sur la scène jeune public ne doit rien au hasard. «Je *me sentais en crise de sens par rapport à ce qui s'écrivait en France et je me suis retrouvée dans ce secteur jeune public pour l'attention particulière qui est portée au public,* explique-t-elle. *Je pense que lorsque l'on ne connaît pas le répertoire théâtral jeunesse, on ne se rend pas compte de sa grande richesse. C'est un répertoire qui traduit des préoccupations importantes qu'ont les enfants.»* L'aventure est récente mais la jeune femme a déjà monté *Lys Martagon*, de Sylvain Levey ou encore, dans un tout autre genre, le jubilatoire *Contre les bêtes*, de Jacques Rebotier. Questionnant avec *Mon frère, ma princesse* les identités féminines et masculines, elle ouvre courageusement le débat avec le public. À Grenoble, son compagnonnage avec l'Espace 600 lui a permis de s'exprimer pleinement. Dès l'an prochain, c'est dans d'autres théâtres qu'elle posera ses valises de femme militante et de metteure en scène engagée.

Émilie Le Roux

metteuse en scène des Veilleurs {compagnie théâtrale}

Émilie Le Roux crée depuis plusieurs années des spectacles pour l'enfance. Un secteur qu'elle affectionne pour la richesse des textes et l'attention portée à la réception des spectateurs.

Émilie Le Roux est programmée ce mois-ci par la saison jeune public de Nanterre pour sa nouvelle mise en scène, *Mon frère, ma princesse,* de Catherine Zambon. La pièce a été créée début décembre à Grenoble, à L'Espace 600, auquel est associé Les Veilleurs {compagnie théâtrale}, dirigée par la jeune metteuse en scène. Depuis 2007 et sa mise en scène du *Pays de rien,* de Nathalie Papin, Émilie Le Roux a réalisé de nombreux projets pour le jeune public, comme *Lys Martagon,* de Sylvain Levey, créé avec le compagnonnage de la compagnie l'Artifice dans le cadre de *Terrain de jeu*. Pourtant, après ses années de formation au conservatoire de La Roche-sur-Yon à la fin des années 1990, puis au Conservatoire à rayonnement régional de Grenoble, le statut de metteur en scène ne semblait pas évident pour elle. «*Je me voyais comme une comédienne qui avait des envies de mise en scène. Je n'assumais pas encore de porter un projet, de rassembler une équipe autour de moi et d'assumer une position hiérarchique»,* avoue-t-elle. Après quelques mois à l'école du Théâtre national de Chaillot au début des années 2000, Émilie Le Roux interrompt sa formation artistique pour un poste au ministère des Affaires étrangères, en charge du théâtre. Elle y restera deux ans environ. «*Je me suis éloignée des plateaux,* reconnaît-t-elle. *Ainsi en retrait, en observation au service des artistes, cela m'a permis de comprendre quelle place je souhaitais occuper dans la création et auprès du public.»*

Fidélités Aujourd'hui, Émilie Le Roux se revendique metteuse en scène et met en avant l'importance du travail autour d'une équipe artistique fidèle, comme Fanny Duchet, assistante à la mise en scène, ou Éric Marynower, pour les créations lumière de ses spectacles. «*J'ai besoin de ces regards artistiques, de réunir des gens qui ont leur place et leur mot à dire dans les créations de la compagnie»,* affirme-t-elle.

Travailler dans l'échange avec le public L'adresse au public est centrale dans le questionnement de la créatrice. C'est selon elle un des points qui l'a conduite vers le théâtre jeune public. «*Je me sentais en crise de sens par rapport à ce qui s'écrivait en France et je me suis retrouvée dans ce secteur jeune public pour l'attention particulière qui est portée au public*, souffle-t-elle. *Je pense que lorsque l'on ne connaît pas le répertoire théâtral jeunesse, on ne se rend pas compte de sa grande richesse. C'est un répertoire qui traduit des préoccupations importantes qu'ont les enfants.»* Émilie Le Roux relève que la rencontre avec Geneviève Lefaure, actuelle présidente de Scène(s) d'enfance et d'ailleurs et à l'époque directrice de l'Espace 600, à Grenoble, a été déterminante. Et c'est pour le théâtre jeune public du quartier de la Villeneuve qu'elle réalise sa première lecture théâtralisée en 1999, d'après Olivier Py. *«Geneviève Lefaure m'a transmis une connaissance du répertoire et des auteurs. En tant que programmatrice, elle m'a accordé une véritable confiance, sur un temps long, puisque j'étais "artiste complice" de l'Espace 600, avec pour objectif que je me confronte, grâce à cet accueil, au travail avec les publics.»* La confiance entre Les Veilleurs [compagnie théâtrale] et l'Espace 600 s'est poursuivie sous la direction de Laure-Anne Legrand, et perdure actuellement sous la direction de Lucie Duriez. Le travail avec les publics restant central. Ce sont d'ailleurs des échanges avec des collégiens du quartier de la Villeneuve qui ont motivé la metteuse en scène à questionner les identités féminines et masculines. Partant du constat que les clichés et injonctions faites aux hommes et aux femmes en fonction de leur sexe étaient nombreux, elle a créé plusieurs spectacles sur cette thématique, *Mon frère, ma princesse* par exemple, mais aussi *Tabataba,* de Bernard-Marie Koltès. Elle a également crée *Boys'n'Grils,* une petite forme théâtrale et musicale permettant d'ouvrir le dialogue avec le public. L'Espace 600 a initié cette démarche en consacrant au printemps dernier un temps fort aux questions d'identités, auquel étaient également associés les auteurs Sébastien Joanniez pour son texte *Stroboscopie* et Sabine Revillet pour *Tumultes*.

Boys'n'girls Pour L'Espace 600 et les Veilleurs [compagnie théâtrale], la dimension artistique des créations proposées permet d'aborder des questionnements actuels, par une approche sensible. Sans s'inscrire dans une démarche militante, ce temps fort inscrit sous le titre générique *Boys'n'girls* - repris cette saison - est vu comme une opportunité d'ouvrir le débat. *Mon Frère, ma princesse* a ainsi été créé en dialogue avec les publics, par le biais d'ateliers réalisés en amont notamment. Émilie Le Roux a également sollicité le Planning familial et la Maison de l'égalité femmes-hommes pour croiser les attendus de la médiation de ces associations avec ceux de la compagnie et des structures culturelles. Attentive, toujours, au public, Émilie Le Roux note que le travail de médiation sera important tout au long de la tournée du spectacle. 2015 sera également pour Les Veilleurs la dernière année de compagnonnage avec l'Espace 600. Pour Émilie Le Roux, la question de «l'après» est essentielle. «*La complicité avec l'Espace 600 et le lien avec le public sont très forts. Il est important pour moi d'avoir un ancrage auprès d'un territoire, d'un public, pour créer*», souligne Émilie Le Roux.

Compagnie Les Veilleurs / Émilie Le Roux

Son *Lys Martagon* n'a pas laissé indifférent. *Contre les bêtes,* une petite forme pleine d'une énergie trouble (texte de Jacques Rebotier) a elle aussi séduit. Le prochain projet de la jeune metteuse en scène associée à l'Espace 600, Emilie Le Roux, suscite déjà beaucoup de curiosité. *Mon frère, ma princesse,* de Catherine Zambon est un texte où il est question d'un petit garçon qui aimerait être une petite fille. Alors même que se diffusent toutes sortes d'allégations sur la supposée « théorie du genre », le pari de la jeune Émilie Le Roux nous réjouit.

www.espace600.fr

INTERVIEWS

CRITIQUES & ANNONCES

Une centaine d'amateurs en scène — P. 22-23
La Scène LE MAGAZINE DES PROFESSIONNELS DU SPECTACLE, n°93
PUBLICS : CAS D'ÉCOLE **| été 2019** - par Tiphaine Le Roy

« Regarder ensemble le monde d'aujourd'hui » — P. 24
Le Petit Bulletin Grenoble, n°1132
SPECTACLE **| mai 2019** - par Aurélien Martinez

Un projet participatif qui donne à réfléchir — P. 25
Le Dauphiné Libéré
LOISIRS **| 4 mai 2019**

Une création polyphonique et participative — P. 26
Gre.mag LE WEBZINE DE LA VILLE DE GRENOBLE [www.gre-mag.fr]
CRÉATION **| 30 avril 2019** - par Annabel Brot

La société en scène — P. 27-28
Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné
SPECTACLES **| 26 avril 2019** - par Prune Vellot

« Un projet construit avec des habitants » — P. 29
Mag'Ville Grenoble
L'AGENDA CULTUREL **| 15 avril 2019** - par Leïla Piazza

Les mots pour le dire — P. 30
Beaux Quartiers
TALENT **| hiver 2018** - par Caroline Méricour

Une centaine d'amateurs en scène

Les veilleurs compagnie théâtrale et le Tricollectif ont créé un projet réunissant des habitants de tous horizons et de tous âges.

L'origine du projet
Les Veilleurs, compagnie théâtrale dirigée par la metteuse en scène Émilie Le Roux, et les musiciens du Tricollectif collaborent régulièrement depuis la création du spectacle *Contre les bêtes* en 2013. Le projet participatif *Et tout ce qui est faisable sera fait* s'est dessiné suite à des échanges avec Nathalie Huerta, directrice du Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine, dont Les veilleurs est artiste compagnon, et l'équipe des relations avec les publics. « *Nous questionnions la difficulté à faire venir les gens au théâtre, et Emilie Le Roux nous a fait cette proposition d'un projet participatif qui réunirait des publics très différents et éloignés des lieux culturels* », indique Béatrice Fumet, responsable des relations avec les publics du Théâtre Jean Vilar. « *Nous voulions reprendre l'idée d'une création participative comme nous l'avions déjà fait à l'Espace 600 à Grenoble, avec* Allez, allez, allons », précise Émilie Le Roux.

Les parties prenantes
Les veilleurs compagnie théâtrale, le Tricollectif et le Théâtre Jean Vilar ont été rejoints par la MC2, scène nationale de Grenoble, dont le directeur, Jean-Paul Angot, souhaitait travailler sur un projet collectif et intergénérationnel, et par la scène nationale d'Orléans, régulièrement partenaire du Tricollectif sur ses projets.

La mise en action
À Grenoble, une soixantaine d'amateurs étaient réunis pour le projet, à Orléans, ils étaient une cinquantaine, et près de quarante à Vitry-sur-Seine. « *Nous avons contacté les amateurs qui participent à nos différents ateliers afin de constituer un noyau d'amateurs "avertis" : c'est un projet qui demande un engagement fort, pendant cinq mois et sur cinq week-ends entiers. Leur engagement peut être un moteur pour ceux qui sont éloignés du théâtre,* souligne Élise Lory, chargée des relations avec le public (RP) de la Scène nationale d'Orléans. *Pour constituer le groupe, nous nous sommes mis en lien avec des établissements scolaires, des centres d'animation sociale, d'éducation et de loisirs de quartier, un collectif d'aide aux mineurs et jeunes adultes étrangers isolés, avec Emmaüs Loiret.* »
Les théâtres ont proposé des journées de rencontre avec les équipes artistiques, avec des ateliers chants, de texte et de prise de parole, ainsi qu'avec un temps de débat, comme préambule au travail mené pour la création.
Agés de 14 à 81 ans, les participants étaient d'origine sociale et culturelle diverses. Les trois groupes comprenaient notamment des personnes sans papiers, renforçant l'axe du projet autour de la solidarité. « *La présence de personnes sans papiers a eu un impact très fort sur le groupe. Il était très réjouissant pour eux d'être en contact avec tous, dans la bienveillance et l'exigence du travail, et c'était très enrichissant pour les autres* », estime Béatrice Fumet, responsable des RP et du réseau jeune public du théâtre Jean Vilar.

Le projet
Une fois les équipes d'amateurs constituées, l'équipe artistique a travaillé avec chacune à l'écriture d'un spectacle questionnant le collectif, sur les aspects de solidarité et environnementaux notamment, à partir de la phrase d'Heiner Müller : « *Qu'est-ce qui s'oppose à Auschwitz dès lors que c'est faisable ? N'importe comment, n'importe où et par n'importe qui, tout ce qui est possible est aussi faisable et tout ce qui est faisable sera fait.* » Émilie Le Roux résume le processus d'écriture et de création, mené sur cinq week-ends pour chaque groupe: « *Nous avons fait un montage de textes pour chaque ville, car les thématiques et questionnements qui ressortaient y étaient différents. Le montage des textes a beaucoup été mis en débat par les amateurs. Il était intéressant de constater que la responsabilité individuelle de la parole engendre une grande exigence collective.* » Les musiciens du Tricollectif ont réalisé une partition générale, pour un montage spécifique au projet mené dans chaque lieu. « *Nous étions déjà partenaires du précédent projet participatif d'Emilie Le Roux. Mais là, c'est un véritable changement d'échelle ; une aventure humaine exceptionnelle et un challenge de comprendre comment accompagner la dramaturgie* », s'enthousiasme Roberto Negro, membre du Tricollectif. La metteuse en scène ajoute : « *Nous n'avons fait aucune concession sur l'exigence artistique, tant sur les textes contemporains que sur la musique du Tricollectif qui appartient au répertoire des musiques savantes, mais qui est une écriture "physique" de la musique, qui sait aussi jouer sur l'humour*. »

suite >>

>> suite

Les perspectives
Les spectacles créés à Grenoble, Orléans et Vitry-sur-Seine ont été joués en mai et en juin. Il n'est pas prévu qu'ils tournent, tant pour des questions de budget que de disponibilité de chacun. La MC2, le Théâtre Jean Vilar et la scène nationale d'Orléans entendent renforcer le lien créé avec ces groupes d'amateurs, en tant que spectateurs.
« *Cette saison, nous leur avons proposé trois spectacles qui pouvaient faire écho au projet par les thématiques abordées, comme Que viennent les Barbares, sur le rapport aux étrangers, de Myriam Marzouki,* souligne Delphine Gouard, directrice des relations avec les publics de la MC2*. Il est important que ces amateurs se retrouvent aussi à une place de spectateur*. »

Les trois axes du projet

IL IMPLIQUE LES HABITANTS DANS LA CRÉATION
Les amateurs ont été associés à la création et interprètent sur la restitution, aux côtés des comédiens et comédiennes et des musiciens.
« *Notre démarche était de rencontrer non pas de simples participants à un projet mais des habitants, des citoyens d'un lieu spécifique, en lien avec la problématique de réappropriation des espaces dédiés à la création* », insiste Émilie Le Roux.

IL VALORISE LA MIXITÉ
La mixité sociale, de genre, culturelle et générationnelle était au cœur du projet, et les textes contemporains faisaient écho à cette diversité. Une solidarité s'est créée entre les participants comme le remarque Delphine Gouard : « *Une cagnotte solidaire a même été mise en place afin de permettre aux jeunes migrants impliqués d'assister à des spectacles de notre saison.* »

IL SE DÉPLOIE SUR LE LONG TERME
Les amateurs, allant de collégiens et lycéens, en passant par des adultes actifs ou non, à des personnes âgées, devaient être impérativement disponibles sur cinq week-ends complets de janvier à juin pour des ateliers touchant tant à l'écriture qu'à la pratique. « *C'est un projet très exigeant d'un point de vue logistique, et dans le suivi de l'information* », note Élise Lory.

« Regarder ensemble le monde d'aujourd'hui »

Du théâtre, de la musique, quelque 90 artistes professionnels et amateurs au plateau... "*Et tout ce qui est faisable sera fait*", nouvelle création de la metteuse en scène grenobloise, dont la première est prévue samedi 4 mai à la MC2, a de quoi fortement intriguer. On vous en dit un peu plus en sa compagnie.

« *Qu'est-ce qui s'oppose à Auschwitz dès lors que c'est faisable ? De n'importe quelle façon, n'importe quand et par n'importe qui, tout ce qui est possible est aussi faisable et tout ce qui est faisable sera fait.* » Utiliser comme point de départ d'un projet artistique une phrase aussi forte que celle du dramaturge allemand Heiner Müller a de quoi plomber. Pourtant, à ce qu'on a pu en voir en répétition, et, surtout, connaissant bien le travail d'Émilie Le Roux (une artiste qui questionne frontalement notre monde sans toutefois sombrer dans le défaitisme), on imagine que *Et tout ce qui est faisable sera fait* sera plutôt porteur d'un espoir, même infime, même décalé...
Rien que son titre, d'ailleurs, peut le laisser penser, qui revêt un sens très lourd remis dans la citation initiale mais qui peut aussi se lire, seul, comme une injonction à changer tous ensemble.
Ce que le cœur de cette drôle d'aventure artistique confirme : une entreprise menée conjointement par la compagnie Les veilleurs d'Émilie Le Roux, le « collectif de musiciens jazz et musiques improvisées » le Tricollectif et, surtout, de nombreux amateurs rencontrés dans les trois villes qui accueilleront le spectacle – Grenoble, où aura lieu la première date, puis Orléans et Vitry-sur-Seine. Avec l'idée, comme nous l'a expliqué la metteuse en scène, de « *regarder ensemble le monde d'aujourd'hui et comment on peut agir ou non sur le futur* ».

« Rendre collective une expérience de création »

Concrètement, *Et tout ce qui est faisable sera fait* mêlera théâtre, musique, chant ou encore danse. Et on entendra aussi bien des compositions originales du Tricollectif que des textes variés de grands noms des lettres (Camus, Tchekhov...) comme d'auteurs et autrices plus contemporains. « *C'est un montage dans lequel chaque élément a du sens en soi mais dégage aussi du sens en étant lié aux autres.* »
Un montage différent dans chaque ville comme le spectacle a, à chaque fois, été pensé en lien avec les différents amateurs qui ont longuement rencontré les membres de la compagnie – une vingtaine de comédiens professionnels seront au plateau à leurs côtés. « *La question de savoir comment on rend collective une expérience de création est hyper intéressante. Et c'est une expérience réellement collective comme on a cherché à avoir une mixité d'âge, de genre, sociale et culturelle.* » Optimiste qu'on vous dit.

Et tout ce qui est faisable sera fait
Par la Cie Les veilleurs. Un projet participatif pour une forme opératique portant sur l'humanité…
MC2 4 rue Paul Claudel Grenoble / Samedi 4 mai 2019 à 19h30

Crédit photo Danaé Hogrel

Un projet participatif qui donne à réfléchir

Cette saison, à la MC2, Émilie Le Roux et les veilleurs (compagnie théâtrale) proposent une aventure collective. Un projet participatif réalisé avec le Tricollectif, laboratoire d'expérimentations musicales, et sous la direction de Roberto Negro pour une forme opératique portant sur l'humanité.

Ces 30 artistes ont rencontré une soixantaine d'habitants de l'agglomération grenobloise et ensemble ont élaboré une dramaturgie évolutive, où théâtre, image, musique, interprétation, ont été pensés au gré des discussions. Cette aventure collective s'est déclinée au théâtre Jean-Vilar de Vitry-sur-Seine et à la scène nationale d'Orléans, faisant dialoguer les territoires et leurs habitants, pour multiplier les regards sur cette chose qu'on appelle l'humanité, et bâtir ensemble une œuvre autour de cette réflexion d'Heiner Müller "*Qu'est ce qui s'oppose à Auschwitz dès lors que c'est faisable ?*".

À découvrir ce samedi 4 mai à la MC2 à partir de 19h30.

Un projet réalisé avec le Tricollectif, sous la direction de Roberto Negro.

« Et tout ce qui est faisable sera fait » : une création polyphonique et participative

Sous la houlette de la metteure en scène Emilie Le Roux, la compagnie les veilleurs s'est associée au Tricollectif pour construire une création inédite et pluridisciplinaire. Présentée le 4 mai à la MC2, « *Et tout ce qui est faisable sera fait* » réunit plus de soixante Grenoblois.e.s pour multiplier les regards et interroger notre humanité.

L'idée de ce spectacle a germé il y a déjà quelques années : « *Ce projet fait suite à la rencontre avec Roberto Negro et les musiciens du Tricollectif*, souligne Emilie Le Roux. *Ensemble, on avait envie d'aborder une grande question éthique tout en encourageant les habitants à se réapproprier les espaces de création, d'où l'idée de solliciter leur participation active !* »
« *Et tout ce qui est faisable sera fait* » tire son titre d'une citation du dramaturge allemand Heiner Müller « *Qu'est-ce qui s'oppose à Auschwitz dès lors que c'est faisable ?* » car « *elle ouvre le champ à de nombreuses questions* ».
De plus, « *pour s'interroger sur le monde d'aujourd'hui, la direction qu'on prend et l'impact que nos décisions auront sur le monde de demain* », le projet réunit des participants représentant une mixité sociale, d'âge, de genres... afin de s'assurer d'une réelle polyphonie.

« *On est vraiment allé vers les habitants : représentations de petites formes dans des lieux de proximité, suivies d'un repas partagé, débats dans des lycées...* »

La compagnie a multiplié les modes de rencontres jusqu'à réunir plus de 60 volontaires qui ont fait preuve d'un très grand investissement de janvier à juin.

« On a d'abord travaillé en ouvrant des espaces de parole : en partant de cette citation, qu'est-ce qui vous semble important et urgent à dire ? Puis on s'est appliqué à donner une traduction artistique de ces débats en s'appuyant sur des textes du répertoire international, avec une création chorégraphique, musicale et chantée en écho, encadrée par 34 artistes et professionnels du spectacle. Tout ceci avec une réelle exigence artistique car la pensée a été exigeante ! »
Une réflexion sur notre humanité qui s'est révélée « *passionnante* » et nous rappelle que « *le théâtre est un des derniers bastions où l'on peut se retrouver autour de la pensée car c'est un lieu où l'on peut prendre un temps pour s'interroger ensemble et regarder le monde.* »

La société en scène

La MC2 de Grenoble accueillera prochainement une centaine d'artistes, professionnels et amateurs, sur son grand plateau, avec « Et tout ce qui est faisable sera fait ». Une représentation unique, dans tous les sens du terme, pour dire le monde d'aujourd'hui et imaginer celui de demain.

Forme cabaratique, opératique ou simplement transdisciplinaire : chacun qualifiera *Et tout ce qui est faisable sera fait* de la façon qu'il le souhaite. Quoi qu'il en soit, c'est un projet un peu fou, avec 40 à 60 habitants sur scène, initié par la compagnie grenobloise Les veilleurs. Il est le fruit de trois rencontres, dans trois villes différentes, tant dans leur histoire que leur culture ou leur organisation sociale : Vitry-sur-scène, où la compagnie a été en résidence, Grenoble, où elle a ses racines, et Orléans, où elle a des artistes complices depuis plusieurs années maintenant.

« L'important n'est pas d'être d'accord, mais de faire quelque chose ensemble »

TROIS VILLES À L'UNISSON

La rencontre avec le Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Scène, tout d'abord, a engendré une double réflexion : d'une part, sur la façon dont les habitants se réapproprient les espaces de création et le théâtre comme lieu de vie ; d'autre part, sur les cycles thématiques (sur les genres ou les migrations, par exemple) explorés par Les veilleurs au travers de leurs créations. « *Le Théâtre Jean Vilar a présenté nos spectacles dans le désordre, faisant voler en éclats chacune de nos questions éthiques, jusqu'alors bien circonscrites, et montrant qu'elles étaient en réalité à vases communicants*, raconte la metteure en scène Émilie Le Roux. *Cela nous a amenés à avoir une réflexion plus globale, plus transversale, sur l'actualité, le système mondialisé, la société, etc.* »

La deuxième rencontre décisive dans ce projet est celle avec le directeur de la MC2 de Grenoble, Jean-Paul Angot, qui souhaitait une reprise d' *Allez allez allons*, un spectacle au croisement du théâtre, du chant, de la danse et de la musique, ayant réuni une centaine d'amateurs de 9 à 94 ans sur la scène de l'Espace 600, en 2015. Mais celui-ci ayant été imaginé pour un lieu et un temps donnés, il était impossible pour Les veilleurs de le reproduire.

Enfin, la troisième rencontre incontournable pour ce projet est celle avec le Tricollectif, un collectif de musique Orléanais avec lequel la compagnie travaille depuis 2013 et avec lequel elle a développé plein de nouvelles expériences. « *Ensemble, nous avions une vague envie de projet opératique* », souligne Émilie Le Roux. *D'une certaine manière, Et tout ce qui est faisable sera fait a été un moyen d'y répondre*. »

LA PAROLE AUX HABITANTS

Dans chacune des trois villes, Les veilleurs et leurs complices (au total 31 musiciens, danseurs, chanteurs et comédiens professionnels) sont donc allés à la rencontre des habitants pour échanger autour de cette citation d'Heiner Müller, qui a d'ailleurs donné son titre au projet: « *Qu'est ce qui s'oppose à Auschwitz dès lors que c'est faisable ? De n'importe quelle façon, n'importe quand et par n'importe qui, tout ce qui est possible est aussi faisable et tout ce qui est faisable sera fait.* »

À Grenoble, ces rencontres se sont déroulées de septembre à décembre dans des classes, des maisons de quartier, des associations... et ont pris une multitude de formes. « *Les habitants étaient invités à se réunir et à débattre autour de cette citation, qui était en fait une façon de lancer des questions sur la société, sur les décisions que nous prenons pour le monde d'aujourd'hui et pour celui de demain, sur notre capacité d'autodétermination individuelle et collective...* » explique Émilie Le Roux.

À l'issue de ces échanges, deux journées de découverte du projet ont été proposées aux habitants. *Celles-ci ont été l'occasion de « recruter » les 60 participants amateurs à la création grenobloise. « L'idée était de réunir - en plus de nos équipes professionnelles - des personnes représentant une vraie mixité sociale, culturelle, d'âge et de genre*, note la metteure en scène. *Seuls points communs à chacune des villes : nous avons quelques amateurs de théâtre, des mineurs isolés et des demandeurs d'asile. À Grenoble, ce sont eux qui portent l'énergie du projet !* »

suite >>

>> suite

S'en sont suivis cinq week-ends de création avec les amateurs, qui ont montré toute la dimension évolutive et participative du projet. « *Dans chaque ville, le spectacle sera la traduction artistique des débats que nous avons pu avoir*, remarque Émilie Le Roux. *Il y en a un qui commence par une fête, un autre par une scène grotesque de Pirandello et un autre par une revendication de l'ordre du manifeste sur ce que peut être un plateau de théâtre aujourd'hui. Et même si certains passages sont communs, ils ne résonnent pas de la même manière.* » À Grenoble, la création fait écho à l'idée que nous sommes dans une société qui est arrivée à son point de rupture et se pose la question d'autres possibles. Elle comportera cinq parties, où se conjugueront danse, chant, musique et théâtre

DE L'IMPORTANCE DU SENS

Émilie Le Roux conclut : « *Les gens sont très exigeants avec le sens. Dans une société où on a essayé de nous faire croire que la pensée, c'était l'ennui, il est intéressant de se rendre compte que, quand on remet la pensée au cœur des débats, les habitants s'en emparent avec une exigence très forte. L'important n'est pas d'être d'accord, mais de faire quelque chose ensemble. Les désaccords, au contraire, nourrissent l'œuvre collective*. »
La MC2 de Grenoble accueillera prochainement une centaine d'artistes, professionnels et amateurs, sur son grand plateau, avec « *Et tout ce qui est faisable sera fait* ». Une représentation unique, dans *tous les sens du terme, pour dire le monde d'aujourd'hui et imaginer celui de demain.*

Ailleurs...

La compagnie théâtrale Les veilleurs proposera d'autres formes du spectacle *Et tout ce qui est faisable sera fait* le vendredi 7 juin, à 20h30, au Théâtre d'Orléans, et le samedi 22 juin, à 20h, au Théâtre Jean Vilar, à Vitry-sur-Seine, avec respectivement une cinquantaine et une quarantaine de participants amateurs sur scène !

Et tout ce qui est faisable sera fait : samedi 4 mai, à 19h30, salle Georges Lavaudant, à la MC2, à Grenoble. 04 76 00 79 00. De 24 à 27 €.

« Un projet construit avec des habitants »

ÉMILIE LE ROUX est une metteuse en scène spécialisée dans le théâtre jeune public, qui aime aussi s'adonner à d'autres formes. Avec "Et tout ce qui est faisable sera fait", elle a imaginé un spectacle participatif mêlant 64 comédiens amateurs à des professionnels

En quoi est-ce un projet hors du commun ?
Emilie Le Roux. C'est un projet qui existe dans trois villes différentes : Vitry-sur-Seine, Orléans et Grenoble. Il a été construit de façon participative et très active avec des habitants. Et j'ai été entourée d'une large équipe artistique professionnelle pour lui donner forme.

Des amateurs ont été associés ?
Emilie Le Roux. À Grenoble, il y aura 64 comédiens amateurs sur scène, de 11 à 79 ans parlant une vingtaine de langues. Du côté de l'équipe artistique, on est 32 artistes professionnels Il y a les interprètes et l'équipe technique de notre compagnie, Les Veilleurs. Mais aussi les membres du Tricollectif, un collectif de musiciens Orléanais. C'est un vrai travail commun, un projet qui n'en finit pas d'accumuler les rencontres.

Concrètement, comment avez-vous travaillé ?
Emilie Le Roux. On a organisé des rencontres avec les habitants. Certains ont accepté de s'engager dans la démarche. Et on a cherché une mixité de regards Puis on est parti d'une citation d'Heiner Müller (dramaturge est-allemand, N.D.L.R.) qui dit *« Qu'est-ce qui s'oppose à Auschwitz, dès lors que c'est faisable ? De n'importe quelle façon, n'importe quand et par n'importe qui, tout ce qui est possible est aussi faisable et tout ce qui est faisable sera fait. ».* Cette phrase pose la question de l'humanité. Si tout est possible, est-ce qu'il faut tout faire ? S'il ne faut pas tout faire, comment limiter ? Et comment faire ensemble ce qu'il faut faire ? À partir de cette citation, on a débattu. Au sein de l'équipe artistique, notre travail a été de trouver quelles représentations symboliques (texte, chant, musique, danse...) allaient pouvoir traduire ces débats en une création artistique. Il y a quelque chose de très risqué mais aussi de très intéressant dans cette démarche.

Comment avez-vous rencontré le théâtre ?
Emilie Le Roux. Assez simplement, par des ateliers du mercredi en Vendée. Ils ont vraiment été fondateurs pour moi car la compagnie qui les proposait était issue des réseaux de l'éducation populaire et avait des valeurs auxquelles je suis très attachée. Plus tard, au lycée, j'ai suivi des cours au Conservatoire de La-Roche-sur-Yon, avant de rejoindre celui de Grenoble...

"Et tout ce qui est faisable sera fait". Samedi 4 mai à la MC2 à Grenoble, à 19h30.
Tarifs : de 6 à 27 euros.
www.mc2grenoble.fr
Tél. 04 76 00 79 79

Crédit photo David Richalet

Émilie Le Roux, directrice artistique de la compagnie de théâtre grenobloise Les Veilleurs.
Photo David Richalet

Émilie Le Roux : Les mots pour le dire

« *Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde.* » Cette phrase de Camus, Émilie Le Roux en a fait le leitmotiv de sa compagnie, Les veilleurs. À l'ère des réseaux sociaux et de la réalité virtuelle, cette jeune metteuse en scène grenobloise de 38 ans, connue pour ses spectacles destinés aux enfants et adolescents comme aux adultes, a fait le pari de mettre les corps en présence et d'entretenir la flamme du débat public, là où les mots se raréfient. Après avoir enchaîné les créations et les tournées dans la France entière depuis onze ans, Émilie a eu envie de revenir dans sa région d'implantation avec un nouveau projet « un peu fou » : réunir sur scène entre 70 et 90 personnes, professionnels et amateurs de tous âges et de toutes origines, dans trois villes différentes (Grenoble, Orléans et Vitry-sur-Seine), pour une vaste création participative sur l'avenir du monde, *Et tout ce qui est faisable sera fait*.
À raison d'un week-end par mois jusqu'en mai prochain dans chacune des villes, elle entend embarquer dans l'aventure théâtrale des habitants et tous ceux qui pensent que ce n'est pas pour eux. Pour éviter de sombrer dans le défaitisme collectif !

« *Le théâtre, c'est l'un des derniers endroits où l'on se retrouve autour d'une œuvre. Dans un monde de plus en plus complexe, il faut absolument défendre cet espace où chaque parole est choisie et ouvre au sensible* », affirme cette artiste engagée. La magie du théâtre, la force de la parole dite, Émilie les a découverts elle-même à l'âge 13 ans, au sein d'une association d'éducation populaire à La Roche-sur-Yon, dont elle est originaire. Seule artiste dans une famille de médecins, elle se retrouve bon gré mal gré en première scientifique au lycée, en rêvant de conservatoire. « *Heureusement, mon professeur de théâtre en classe de seconde m'a tirée un jour par la manche : j'avais l'air trop déprimée. Sans lui, j'aurais pu passer à côté de ma vie.* »

Cette nouvelle création, menée avec les interprètes de sa compagnie et ses fidèles complices musiciens du Tricollectif, sera présentée le 4 mai prochain à la MC2 à Grenoble, le 7 juin à la Scène nationale d'Orléans et le 22 juin au Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine.

CRITIQUES & ANNONCES

La Migration des canards d'Elisabeth Gonçalves, mise en scène d'Emilie Le Roux **P.32**
Théâtre du blog [www.theatredublog.unblog.fr]
CRITIQUE | lundi 19 février 2018 - par Julien Barsan

La Migration des canards **P.33**
Télérama Sortir Paris [www.sortir.telerama.fr]
THÉÂTRE | février 2018 - par Françoise Sabatier-Morel

« La Migration des canards » : une fille de bonne famille **P.34**
Le Petit Bulletin Grenoble [www.petit-bulletin.fr]
THÉÂTRE & DANSE | lundi 22 janvier 2018 - par Aurélien Martinez

« Demeurer » enfant de l'immigration **P.35**
Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné [www.affiches.fr]
SPECTACLES | vendredi 19 janvier 2018 - par Célia Di Girolamo

Avec les veilleurs, les spectateurs sont aussi créateurs **P.36-37**
Expressions n°638
CULTURE | mercredi 10 janvier 2018 - par Jean-Charles Lemeunier

Les jeunes nous ont donné des clés pour nos créations **P.38**
Le Progrès [www.leprogres.fr]
LA RICAMARIE- CULTURE | mardi 14 novembre 2017- par Le Progrès

Dans les coulisses d'une pièce **P.39**
La Dépêche [www.ladepeche.fr]
TARBES SORTIES | mercredi 25 octobre 2017- par Camille Bigo

La Migration des canards d'Elisabeth Gonçalves, mise en scène d'Emilie Le Roux

Une petite fille de dix ans évoque son quotidien, ses parents, l'école, et parle de «la loge» : sa mère est gardienne d'immeuble... Quand ses camarades de classe l'invitent à leur anniversaire, sa mère trouve systématiquement une excuse pour ne pas l'y envoyer : rendez-vous chez le médecin, départ en week-end... Car elle a honte de son petit logement et ne peut inviter à son tour, les amis de sa fille. Le père n'hésite pas à battre l'enfant quand elle ne répond pas à ses exigences : il veut qu'elle excelle en tout et qu'elle ne fasse pas de vagues.

C'est l'histoire de toutes ces familles issues de l'immigration qui ne se sentent légitimes que si elles se fondent dans le paysage, que si elles renoncent à leur culture et à leur identité d'origine. La petite fille vit difficilement les coups, mais plus encore cette injonction d'exemplarité, si pesante. Comment, dans ces conditions, grandir, s'épanouir et exprimer sa personnalité ? Pour Émilie Le Roux, *«Le défi de cette création était de faire entendre ce récit fort et sensible en l'ancrant dans une aspiration à la vie et à la liberté. Sous l'emprise d'une éducation stricte, violente, l'enfant voudrait s'en extraire et elle en prend conscience sur les bancs de l'école qui vient mettre en tension son éducation et ses aspirations »*

Elisabeth Gonçalves signe un texte fort et âpre mais qui prend un certain temps à s'incarner au plateau. Élisa Violette Bernard parvient petit à petit à nous embarquer, insidieusement au début. Puis son débit devient plus rapide, ses gestes sont plus marqués et elle s'essouffle comme si une spirale se refermait sur elle.
Au-dessus de l'espace de jeu, des chaises de classe, immobiles et retenues par de minces filins, finiront par descendre, danser et encercler la comédienne. L'école, seul lieu extra-familial du personnage, se révèle ici un endroit à la fois d'enfermement et d'épanouissement. La vidéo, bien « dosée » de Pierre Reynard complète la scénographie de Tristan Dubois éclairée de façon magnifique par Éric Marynower. Et par ailleurs, la musique enregistrée par Roberto Negro et les frères Ceccaldi accompagne ce travail d'équipe d'une grande cohérence. Émilie Le Roux et la compagnie Les Veilleurs s'imposent spectacle après spectacle, comme des acteurs incontournables du théâtre jeune public (voir *Le Théâtre du Blog*). Mais au-delà de cette étiquette, la pièce reste intéressante à tout âge, et cette *Migration des Canards* prend son envol, une fois que l'on est entré dans cette écriture un peu particulière.

Spectacle vu au Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne).
Le Parvis, Scène nationale de Tarbes-Pyrénées. Ibos

La Migration des canards

On aime beaucoup **TT**

Il y a un « il », le père ; un « elle », la mère, et un « moi », une petite fille qui témoigne. Enfant d'une famille immigrée, prise entre l'injonction violente du père (être la meilleure à l'école, effacer ses origines) et son désir de ressembler aux autres, de vivre insouciante et joyeuse, comme ses camarades de classe. Pour que la parole de cette enfant, née sous la plume d'Elisabeth Gonçalves, résonne dans toute sa justesse, Emilie Le Roux place sa comédienne sur un plateau nu, avec tantôt des images vidéo, tantôt des chaises vides, tenues par des fils, qui descendent ou montent, comme des marionnettes sans âmes, des squelettes de souvenirs. Parfois, les mots sont dits d'un bloc, sans respiration, pour faire sentir l'étau de la violence qui se referme : *« Corriger pour remettre sur le droit chemin. »* Un spectacle intense qui questionne.

« La Migration des canards » : une fille de bonne famille

La metteuse en scène grenobloise Émilie Le Roux, de la compagnie les Veilleurs, revient avec une nouvelle proposition tout public (à partir de 12 ans) centrée sur le parcours d'une jeune fille d'immigrés. Un spectacle fort à découvrir mercredi 24 et jeudi 25 janvier à l'Espace 600.

Une phrase dans la note d'intention de ***La Migration des canards***, nouveau spectacle de la compagnie grenobloise les veilleurs (à qui l'on doit notamment la réussite jeune public *Mon frère, ma princesse*), résume parfaitement l'ambition de cette proposition issue de leur cycle "Migrations [passer & demeurer]". « *Loin des clichés, nous découvrons de l'intérieur* [au sein d'une famille] *les conséquences de ce que l'on pourrait nommer "l'injonction d'exemplarité" faite aux immigrés, comme si pour légitimer leur présence, ils ne devraient pas seulement faire bien, ils devraient faire mieux.* »

Une "injonction d'exemplarité" que l'auteure **Élisabeth Gonçalves** a fait porter, dans un monologue dont la metteuse en scène **Émilie Le Roux** s'est emparée, à la jeune fille d'un couple de gardiens. Seule en scène, au cœur d'une scénographie et d'une bande-son contrecarrant avec le côté quotidien du récit, la comédienne **Élisa Bernard** porte le texte à bout de bras, jonglant entre des passages, pour caricaturer, très "théâtre contemporain" dans l'adresse (les personnages sont appelés « *le père* », *« la mère* » et « *l'enfant* »), et d'autres d'une très grande force (une scène dans une cour d'immeuble avec un voisin, la tirade désespérée d'un père à sa fille...), lorsque l'intime met en lumière des enjeux plus grands.

En découle un court spectacle (moins d'une heure) tout public (à partir de 12 ans) qui, s'il ne colle pas à l'actualité migratoire la plus brûlante, démontre une fois de plus que le théâtre peut, avec les codes, les mots et la poésie qui lui sont propres, se faire l'écho des chamboulements du monde. Et peut-être même, soyons fous, contribuer à l'améliorer.

La Migration des canards à l'Espace 600 mercredi 24 janvier à 10h et jeudi 25 janvier à 10h et 19h30

« Demeurer » enfant de l'immigration

Avec sa toute nouvelle création, la compagnie théâtrale iséroise Les Veilleurs nous rend témoins de l'histoire singulière d'une famille issue de l'immigration et des conséquences de « l'injonction d'exemplarité » faite à ces populations, par la voix d'une enfant de dix ans.

Comment grandir quand on se sent différent ? C'est cette question, dans la tête de nombreuses personnes issues de l'immigration, que pose le texte d'Elisabeth Gonçalves, *La migration des canards*. Mis en scène par Émilie Le Roux, il porte haut et fort la voix et les interrogations d'une petite fille de dix ans. *« Ce texte collait parfaitement avec les questions que nous nous posions autour de la migration et l'immigration. Mais ce qui m'a surtout intéressée, c'est sa forme. L'écriture est singulière, très précise. C'est un texte touchant, fort, grave et poignant, écrit en versification libre,* souligne la metteur en scène. *Ce que le public entend, c'est une écriture un peu scandée, à la mesure de la difficulté de l'enfant à bien nommer les choses pour rendre compte de son histoire. »*

NE JAMAIS DÉSÉSPÉRER UN ENFANT.

En évoquant de plein fouet la transmission des traditions familiales, ce récit s'ouvre sur d'autres thématiques : le lien parents/enfants, le rapport à l'éducation, la liberté, les rapports hommes/femmes, la pauvreté, la violence conjugale, la maltraitance. Avec cette création, Les Veilleurs passent une nouvelle frontière de leur cycle autour des « migrations - passer et demeurer », « *en traitant de la question de l'immigration et en parlant de la manière dont on vit tous ensemble* ». Ils ont voulu donner vie à ce récit, sans jamais l'ancrer dans le désespoir. Une volonté de lui donner de l'espoir ? « *Le prologue de la pièce est écrit par l'enfant devenu adulte. Pour nous, il y a donc un avenir : la petite fille a réussi à faire face à la situation,* souligne Émilie Le Roux, *Je dis souvent qu'on peut tout dire à l'enfant, mais qu'on a pas le droit de désespérer, qu'il a en lui de quoi grandir. Là, on a affaire à un texte qui raconte l'histoire d'un personnage qui vit quelque chose d'extrêmement violent, mais qui trouve une issue grâce à la capacité qu'il a à trouver de la ressource dans l'imaginaire pour avancer. »*

La Migration des canards
> mercredi 24 janvier, à 10h, jeudi 25 janvier à 10h et 19h30 à l'Espace 600 à Grenoble.

Avec Les Veilleurs, les spectateurs sont aussi créateurs

En résidence au Théâtre de Vénissieux, la compagnie grenobloise Les Veilleurs présente deux spectacles ce mois-ci : La Migration des canards le 19 janvier et Contre les bêtes le 26 janvier. Avec une méthode originale qui associe un groupe de spectateurs (adultes, enfants) au processus de création. (photo de Raphaël Bert)

Cela fait tout juste trois ans, Les Veilleurs — qui démarrent leur résidence au Théâtre de Vénissieux — avaient proposé *Mon frère, ma princesse*, un spectacle tiré d'un texte de Catherine Zambon. Avec un sujet capable de faire grincer quelques dents puisqu'il racontait l'histoire d'un petit garçon rêvant de porter des robes de princesse. La sensibilité apportée par Émilie Le Roux dans sa mise en scène avait gagné beaucoup de suffrages.

Directrice de La Machinerie, qui regroupe le Théâtre de Vénissieux et l'équipement Bizarre !, Françoise Pouzache a choisi de prendre en résidence Les Veilleurs, "*une compagnie basée à Grenoble qui vient d'être conventionnée par la DRAC et dont la spécificité est le travail en direction du jeune public*". Une résidence hautement appréciée par la compagnie, qui lui permet d'avoir du temps, à la fois pour la création artistique elle-même mais aussi pour les rencontres. Et qui donne le confort de disposer pendant cinq semaines du plateau du théâtre. "*Une sacrée chance pour nous*", se réjouit Émilie Le Roux, qui signera la mise en scène de deux spectacles en janvier.*
Le travail des Veilleurs, poursuit Françoise Pouzache, tourne autour des questions de société que peuvent se poser les enfants. "*Ce sont des sujets qu'on pourrait penser réservés aux adultes mais qui répondent aux questionnements des enfants. Émilie Le Roux travaille sur les stéréotypes et pousse les enfants à s'interroger dessus. Son processus de création ne ressemble qu'à elle*."
Émilie Le Roux s'appuie sur une classe ou un groupe, cherche avec ces personnes extérieures des solutions. Ainsi en a-t-il été d'une classe de 3e d'Honoré-de-Balzac qu'elle a associée à la création de *La Migration des canards*, d'après le texte d'Élisabeth Gonçalves. "*Les élèves ont regardé ensemble ce qui marchait le mieux,* reprend Françoise Pouzache*. Émilie accepte la transformation de sa propre création par le regard des jeunes. Ils forment un groupe témoin qui l'aide à créer. Cette façon de travailler m'avait séduite lorsque Les Veilleurs étaient venus au théâtre avec Mon frère, ma princesse. C'est pour cette raison que j'ai voulu développer ce processus. La compagnie a un œil acéré, une énorme exigence. Nous ne sommes pas là dans le spectacle jeune public tel qu'on l'entend habituellement."*

La cellule familiale, métaphore de la société "*Dans certaines familles, remarque la directrice du théâtre à propos de La Migration des canards, l'émigration a provoqué un tel stress que les parents deviennent beaucoup plus exigeants avec leurs enfants. Ils doivent réussir à tout prix. La pièce raconte ainsi l'histoire d'une petite fille qui n'a pas droit à l'erreur. L'injustice est plus fondamentale par rapport à ces enfants. La cellule familiale devient une métaphore de la société qui les guette. C'est un thème grave. Les enfants qui ont suivi l'atelier s'y sont parfois reconnus, même si ce n'est pas la majorité*." S'interrogeant sur les questions des migrants, des religions ou du racisme, *La Migration des canards* touche aussi les enfants sur les injustices dont ils peuvent être victimes. "*Ils sont emballés par cette création qui se fabrique avec eux et dont ils peuvent modifier certains aspects. Ils se rendent compte aussi qu'au théâtre, tout est permis !*"

Les adultes aussi Trois rendez-vous ont également été proposés au théâtre à un groupe d'une vingtaine d'adultes, les 20 novembre, 19 décembre et 9 janvier, pour qu'ils puissent suivre la création de *La Migration des canards*. "*Cela a surtout été un jeu de questions/réponses*, résume Françoise Pouzache, directrice de La Machinerie. *Le public est toujours gourmand de savoir comment se monte un spectacle et le temps que ça prend. Ce qui est bien, c'est qu'Émilie explique bien tout ce qu'elle fait et, ce qui est étonnant, c'est qu'elle n'hésite pas à dévoiler les endroits où elle doute et à montrer sa fragilité. Elle aime partager cela tout en restant maîtresse de sa création car elle sait où elle va, même si elle se laisse parfois infléchir."*

suite >>

>> suite

***Contre les bêtes* - Animaux de compagnie**

Jacques Rebotier, l'auteur de *Contre les bêtes*, est aussi compositeur. Et, comme pour Élisabeth Gonçalves qui a écrit *La Migration des canards*, "*la forme et la régularité de son écriture sont importantes"*. C'est Émilie Le Roux qui le remarque et qui met en scène les deux spectacles au Théâtre de Vénissieux. "*Si Les Canards est hypertouchant, plein de sensibilité et d'émotion, Contre les bêtes montre un humour décalé qui traite les questions d'écologie d'une façon différente. Avec le texte dit par Xavier Machault, la musique y est très importante, due à Théo et Valentin Ceccaldi. On est rattrapé par ce texte, qui nous montre combien nous sommes dans des prises de position absurdes de façon persistante. Ainsi nous fait-il remarquer que les peluches que nous offrons à nos enfants représentent des animaux en voie d'extinction. On ne se rend plus compte de ce qu'est notre rapport à la nature et Rebotier nous fait réfléchir.*"

Piloté par Fabienne Courvoisier, comédienne de la compagnie Les Veilleurs, un comité de lecture s'est centré, au lycée Jacques-Brel, sur la thématique homme/nature. Une sélection de textes de théâtre leur a été proposée, pour lesquels les élèves devront voter à partir d'arguments positifs. *"Une façon,* convient Émilie Le Roux, *de ne pas être dans la destruction du texte mais plutôt de savoir pourquoi on le défend."* Le 29 janvier au Théâtre, les lycéens présenteront leur choix au cours d'une lecture théâtralisée. Mais avant cela, à l'issue de la représentation du 26 janvier, Émilie Le Roux va inviter le public à un débat entrecoupé d'extraits musicaux, autour d'une bonne soupe chaude.

Ethique sans étiquette

Créée il y a dix ans à Grenoble sous forme associative, la compagnie Les Veilleurs est construite autour de deux axes : la création artistique, mise en scène par Émilie Le Roux, et le travail avec les publics. "*Cela semble inconcevable,* s'exclame cette dernière*, que la création ne soit pas en lien avec les publics ! Si je ne le fais pas, je déprime. J'ai besoin d'être en discussion, c'est la base de mon métier*."

Elle insiste aussi sur la notion de territoire : "*À Grenoble, la compagnie est liée à l'Espace 600, un théâtre intégré dans une barre d'immeuble du quartier de La Villeneuve. Rencontrer des publics en amont des créations est une façon de travailler sur le territoire. Par ailleurs, quand les spectacles tournent, nous continuons à impulser des rencontres après la représentation*."

Émilie n'écrit pas les pièces qu'elle monte mais tient à utiliser des textes d'auteurs contemporains, même s'il lui est arrivé de travailler Sophocle. Des auteurs contemporains et vivants. *"Ce sont des écritures qui portent en elles des dimensions politiques et intimes, souvent autour de questions éthiques. Notre monde est de plus en plus compliqué, accéléré et, comme on y utilise de moins en moins de mots, le théâtre occupe une place intéressante. Il devient un temps long autour d'une question qui serait traitée en 30 secondes dans les J.T. Pour cela, la rencontre avec le public est importante."*

À théâtre pour enfants, pour parler de ses spectacles elle préfère l'expression de théâtre jeune public, pour ne pas cantonner son travail à une tranche d'âge. *"Le théâtre jeune public est absolument du théâtre tout public. Absolument du théâtre tout court, qui intéresse forcément des adultes. Sur les questions éthiques, on s'est tous forgé un avis, on s'est construit sur des normes. Nos spectacles permettent des dialogues entre adultes, entre enfants et aussi entre parents et enfants. Souvent, les parents sont étonnés de la maturité des enfants. Notre travail poserait problème si nous faisions de la morale. Ce que nous voulons, c'est l'ouverture d'un débat et la discussion."*

Elle prend pour exemple les ateliers qui ont été menés avec les collégiens de Balzac autour de *La Migration des canards*. "*Ils devaient intervenir à la base sur les décors et les costumes. Nous avons eu avec eux un gros débat éthique passionnant. Leurs anecdotes sont venues nourrir le sens du texte et le jeu de la comédienne, Élisa Bernard*."

Dans un deuxième temps, la compagnie va monter avec cette classe de 3e un projet sur une dizaine d'heures qui sera présenté lors de la Fourmilière, ces journées consacrées, en mai, à la présentation de travaux théâtraux ou chorégraphiques menés avec les classes.

Les jeunes nous ont donné des clés pour nos créations

Confronter un spectacle en cours de fabrication à son public cible. Une option qui fait son chemin chez les gens de théâtre. Prise de risque ? Peut-être, une possibilité d'enrichissement, sûrement.

Les jeunes ont apporté leur pierre à l'édifice

Émilie Le Roux, de la compagnie Les Veilleurs, qui met en scène *La migration des canards*, une œuvre classée jeune public, en est convaincue. *« J'aime bien m'assurer qu'on va être en dialogue avec le public »*, affirme-t-elle. Elle a convié une classe de 6ème et une de 5ème Segpa du collège des Bruneaux, à une présentation d'un extrait du spectacle. Test réussi selon elle. *« On a présenté le début du premier acte. Certains aspects n'allaient pas, du coup, on a fait un deuxième essai en intégrant les remarques des jeunes. Cela nourrit vraiment nos créations, ils nous ont donné plein de petites clés »*, se réjouit-elle. Un texte d'Élisabeth Gonçalvès pose la question d'une forme de maltraitance, celle que l'on adopte sous couvert de trop vouloir le bien de son enfant. *« Pour moi, on peut ouvrir tous les sujets avec les jeunes, même les plus graves, mais on a une responsabilité, on n'a pas le droit de les désespérer »*, plaide Émilie Le Roux.

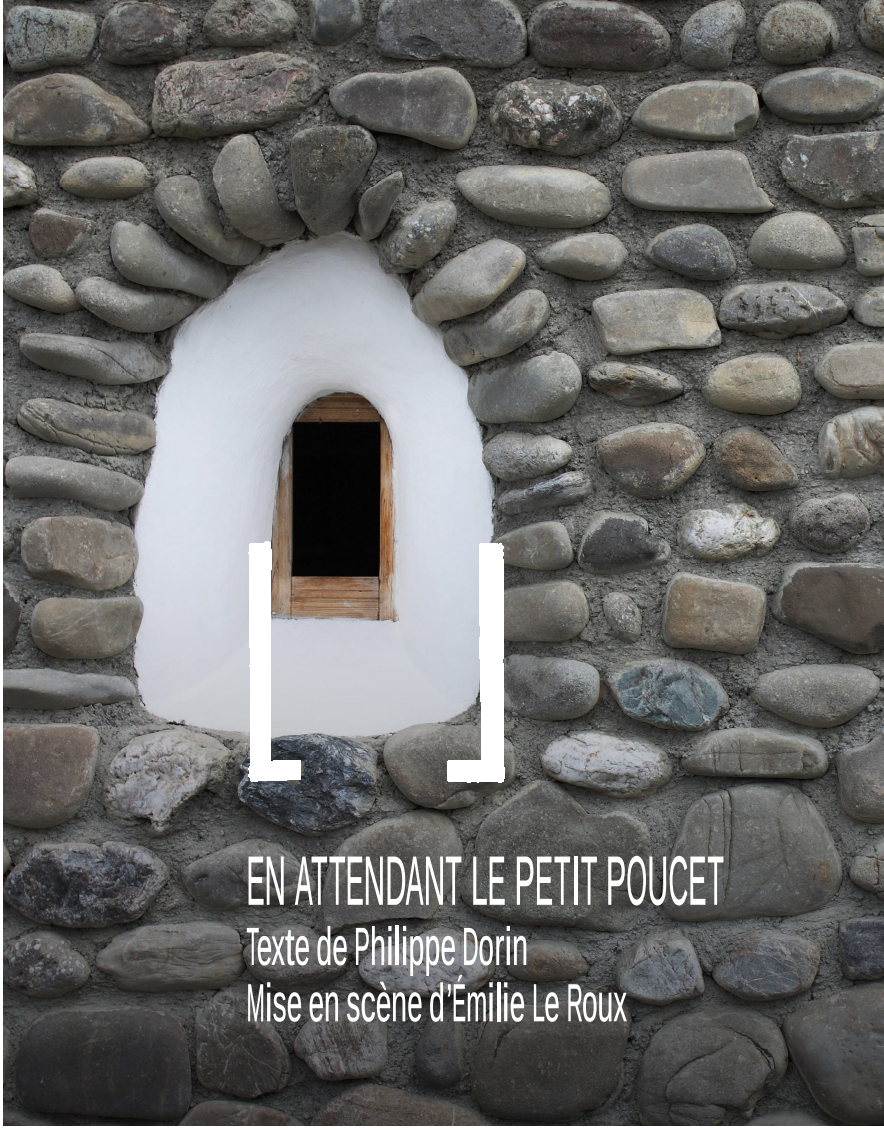
Dans les coulisses d'une pièce

Découvrir comment se construit une pièce de théâtre, ce qui se cache derrière le rideau. À 15h30, tous les jours, jusqu'au 27 octobre, Le Parvis ouvre ses portes au public. Durant une heure, il pourra assister aux répétitions de la pièce «*La Migration des canards*», d'Élisabeth Gonçalvès, adaptée par la Compagnie Les Veilleurs, et échanger avec les artistes.

La pièce est un monologue. C'est l'histoire d'une enfant de 10 ans qui raconte l'éducation que ses parents lui ont donnée. «*Elle aborde le rapport parents-enfants, le rapport hommes-femmes, la façon dont on se construit au travers de l'éducation*, explique le metteur en scène Émilie Le Roux. *Mais la spécificité de son éducation, c'est que ses parents sont issus de l'immigration. Derrière cette éducation se cache l'«injonction d'exemplarité*».»

Pièce ouverte à la jeunesse
Les répétitions sont ouvertes au grand public mais la pièce, elle, est travaillée de sorte à toucher les plus jeunes. «*Cette pièce s'adresse aux jeunes à partir de 12 ans. Nous travaillons beaucoup sur le théâtre pour la jeunesse. Le cycle sur lequel on est en ce moment, «Passer et Demeurer», soulève les questions d'immigration et c'est important d'en parler assez tôt»*, affirme Émilie Le Roux. Dans le cadre de ce cycle, la Compagnie, associée au Parvis, avait déjà joué «*En attendant le Petit Poucet*» à Tarbes. Une pièce qui, elle aussi, racontait l'immigration. En parallèle, Les Veilleurs avaient rencontré leur public au travers de stages adolescents et parents-enfants. «*La Migration des canards*» parlera donc à tout le monde.

Et la Compagnie reviendra la jouer à Tarbes, le 7 mars 2018.



CRITIQUES & ANNONCES

En attendant le Petit Poucet : sur le chant du départ **P.41**
Le Petit Bulletin Grenoble [www.petit-bulletin.fr]
THÉÂTRE & DANSE**| mardi 27 mars 2018 -** par Aurélien Martinez

Sur les pas du Petit Poucet **P.42**
BIGORRE.ORG Venir et sortir à Tarbes et en Hautes-Pyrénées [www.bigorre.org]
SPECTACLES **| mercredi 26 avril 2017** - par Stéphane Boularand

Les écoliers ont attendu le Petit Poucet **P.43**
La Montagne
LA CHAPELLE-SAINT-GÉRAUD / ÉDUCATION **| mardi 21 mars 2017** - par Catherine Morand

En attendant le Petit Poucet **P.44**
Télérama Sortir Paris [www.sortir.telerama.fr]
THÉÂTRE **| janvier 2017** - par Françoise Sabatier-Morel

En attendant le Petit Poucet de Philippe Dorin **P.45**
Théâtre du blog [www.theatredublog.unblog.fr]
CRITIQUE **| vendredi 9 décembre 2016** - par Julien Barsan

Parler des enjeux des migrations avec les enfants **P.46**
Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné
FOCUS JEUNE PUBLIC **| vendredi 18 novembre 2016** - par Prune Vellot

Deux Inattendus ont déjà été créés **P.47**
LE PICCOLO, LA LETTRE DES PROFESSIONNELS DU JEUNE PUBLIC, n°68
PRODUCTION **| novembre 2016**

« En attendant le Petit Poucet » : le chant du départ

Mardi 3 et mercredi 4 avril, la metteuse en scène Émilie Le Roux proposera à la Bobine ce spectacle créé notamment pour « ouvrir une discussion sur les migrations et l'immigration avec les plus jeunes ».

C'est l'un des enjeux les plus forts du monde actuel, à partir duquel les générations futures nous jugeront (sans doute durement au vu de ce que l'on fait – ou l'on ne fait pas) : le sort réservé aux réfugiés. « *Nous voulions permettre d'ouvrir une discussion sur les migrations et l'immigration avec les plus jeunes* » a écrit la metteuse en scène **Émilie Le Roux** dans la note d'intention de son ***En attendant le Petit Poucet***. Un spectacle créé en 2016 qui a permis à la compagnie grenobloise Les Veilleurs de lancer son cycle "Migrations [passer & demeurer]" – *La Migration des canards*, sa dernière création vue en janvier dernier à l'Espace 600, en est le deuxième volet, centré sur le "demeurer".

Et donc ce *En attendant le Petit Poucet* évoque lui le "passer", avec deux gamins (campés par **Kim Laurent** et **Jonathan Moussalli**) contraints à l'exil parce que « *une nuit, tous les oiseaux sont tombés du ciel, comme des pierres, et le lendemain, le pays n'était plus qu'un champ de ruines* ». Une proposition à la scénographie forte (en bi-frontal) et astucieuse qui, grâce au texte de l'auteur **Philippe Dorin** datant de 2001, fait le choix d'une parole plus poétique que figurative, propice donc à l'interprétation et au dialogue après la représentation. Tout ce qu'on demande au théâtre jeune public de bonne facture.

En attendant le Petit Poucet
À la Bobine mardi 3 et mercredi 4 avril à 18h

Sur les pas du Petit Poucet

Beau spectacle pour le jeune public mercredi après-midi dans la petite salle des Ateliers du Parvis. Avec *En attendant le Petit Poucet* les deux comédiens de la Compagnie Les veilleurs nous amènent dans un road movie immobile en suivant les petits cailloux que le Petit Poucet sème sur son chemin. On ne verra pas plus la suite de l'histoire qu'on ne voyait arriver Godot dans la pièce de Beckett auquel le titre du spectacle fait référence. Ce n'est pas l'intention de l'auteur du spectacle Philippe Dorin qui nous propose plutôt une circulation dans le conte de Charles Perrault avec ce qu'elle comporte de noirceur auquel la mise en scène de Émilie Le Roux fait écho en organisant la scénographie autour d'une boite noire entre podium et cercueil pour finir le spectacle tout de blanc vêtu au cœur d'un livre. Une belle proposition pour bousculer la perception des classiques.

En attendant le Petit Poucet
Le Parvis, scène nationale Tarbes-Pyrénées, Ibos

La Montagne
LA CHAPELLE-SAINT-GÉRAUD / ÉDUCATION | mardi 21 mars 2017 - par Catherine Morand

Les écoliers ont attendu le Petit Poucet

Dans le cadre des randonnées de la culture, 51 élèves des écoles de La Chapelle, Sexcles et Camps sont allés voir, à la salle socioculturelle à Argentat, le spectacle de théâtre *En attendant le petit Poucet* de la compagnie théâtrale Les Veilleurs.
Les élèves ont beaucoup aimé la proximité avec les deux magnifiques comédiens et ont pu laisser libre cours à leur interprétation grâce à une mise en scène pleine de surprises et de poésies tout en traitant un sujet grave.

En attendant le Petit Poucet

On aime beaucoup **TT**

Un chemin, des cailloux, deux enfants. Seuls au monde, le Grand et la Petite marchent, se rencontrent, se reconnaissent. Frère et sœur de route, d'exil, ils parcourent le monde à la recherche d'un endroit *« où poser les pieds sur un petit tapis »...* Avec un dispositif scénographique qui nécessite que les comédiens soient toujours en mouvement (une grande boîte, tel un castelet, un tapis sur lequel les objets glissent, deux trappes pour l'apparition-disparition), Emilie Le Roux symbolise l'errance des personnages. Avec cette mise en scène du texte de Philippe Dorin (publié pourtant en 2001), le spectacle aborde la question très actuelle des migrations et permet aux plus jeunes de s'en emparer. Un univers sombre, parsemé de jeux, d'espoir et de surprises, à la façon des petits cailloux blancs semés sur le chemin.

Du 25 janvier 2017 au 27 janvier 2017
Ecole primaire Jules Verne - Vitry-sur-Seine

En attendant le Petit Poucet de Philippe Dorin

La compagnie Les Veilleurs qui nous avait déjà fortement touchés avec *Mon frère, ma princesse* de Catherine Zambon (voir *Le Théâtre du Blog*), a été choisie pour faire partie du projet *Les Inattendus* développé par la S.A.C.D., le Théâtre de la Ville à Paris et le festival Petits et Grands à Nantes.

Le but étant, un peu comme avec *Sujets à vif* au festival d'Avignon, de rassembler des artistes de disciplines différentes, pour créer des petites formes destinées à des lieux non équipés, en particulier les écoles.

Émilie Le Roux s'est tournée vers un travail chorégraphique : « *À un moment où le corps est souvent oublié, nié et censuré, il nous a semblé intéressant de le remettre au cœur de notre démarche théâtrale, particulièrement à l'occasion du travail thématique que nous voulons mener. Nous avons donc invité la chorégraphe Adéli Motchan à nous rejoindre sur ce projet.* » Emilie Le Roux s'appuie sur un texte de Philippe Dorin, pointure du théâtre jeune public, dont l'écriture, très poétique, flirte souvent avec l'absurde et ne se prive jamais de jouer avec le langage.

Ici, un frère et une sœur fuient, errent, à la recherche de leur rêve et d'un endroit bien à eux où ils pourraient « *retirer leurs chaussures et poser leurs pieds sur un petit tapis* ». Ils s'inventent des jeux pour surmonter les difficultés et ne pas perdre espoir. A partir du *Petit Poucet*, Philippe Dorin trace un habile parallèle avec la douloureuse question des migrants : comment se projeter dans un avenir incertain et repartir à zéro, en n'emportant que ses souvenirs ? Autant de questions que pose l'auteur, avec des dialogues pudiques et poétiques, sans jamais brusquer les jeunes spectateurs, mais sans rien omettre (il est ici beaucoup question de la mort !).

Pour Émilie Le Roux, cette pièce écrite en 2001, « *ouvre une discussion sur les migrations et l'immigration avec les plus jeunes. Les images terribles de l'été 2015 ont inscrit la nécessité de poser des mots sur ces morts échoués sur les plages, et sur les vivants sillonnant les routes européennes. Réfléchissons ensemble. Qui sont-ils ? Ont-ils choisi d'être en route ? Pourquoi ? Quelle est leur détresse ? Pourquoi les accueillir chez nous ? Mais qu'est-ce ce « chez nous » ? Un pays ? Une nation ? Si migrer, est passer les frontières, quelle est la nature de ces frontières ? À quoi servent-elles? Toutes ces questions recouvrent des champs juridiques et philosophiques. En nous menant sur des routes pleines de symboles, le texte de Philippe Dorin nous offre une entrée par la poésie et le sensible.* »

Un grand cube rectangulaire, plus long que large pour une scénographie bi-frontale. Première surprise : les comédiens sortent de ce cube, tout habillés de noir. La scénographie, intelligente et sobre de Tristan Dubois et Éric Marynower, est faite de quatre longs blocs verticaux qui renferment l'unique dispositif d'éclairage des comédiens… Et d'un peu de magie aussi : des cailloux et une petite charrette bougent tout seuls.

La gestuelle est très étudiée, avec des mains qui sortent de la structure, et une marche sur place, plusieurs fois renouvelée pendant le spectacle. Sans être de la danse, le mouvement des corps obéit à une chorégraphie précise. Kim Laurent et Jonathan Moussalli, avec un jeu simple mais expressifs, provoquent le rire des écoliers qui écoutent avec attention ce texte de Philippe Dorin, exigeant dans sa thématique comme dans son écriture, et cela, malgré des conditions de représentation difficiles.

Il faudrait être avec eux pour savoir ce qu'ils en ont pensé, et si ce parallèle avec les migrants leur a parlé. En tout cas, saluons cette intelligente proposition qui a su s'adapter aux contraintes de départ. Cette pièce d'actualité se joue en effet aussi dans les écoles où le théâtre ne sera jamais assez présent pour former des citoyens et des amoureux de la culture.

En janvier, *Contre les bêtes*, un très beau texte de Jacques Rebotier, sera repris au Théâtre Dunois par cette compagnie. Il faut signaler la vitalité de l'écriture à destination du jeune public où les écrivaines sont très présentes : Nathalie Papin, Estelle Savasta, Karin Serres, Eve Ledig, la compagnie Tourneboulé...

Théâtre Jean Vilar à Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne), du 23 au 27 janvier ; Les Sept Collines à Tulle (Corrèze) du 7 au 16 mars ; Salle des fêtes de Nanterre (Hauts-de Seine), du 21 au 24 mars ; Théâtre-cinéma Paul Éluard de Choisy-le-Roi (Val-de-Marne), du 26 au 29 mars.
Festival Petits et Grands à Nantes (Loire Atlantique), du 31 mars au 1er avril ; Parvis de Tarbes (Hautes-Pyrénées), du 26 au 28 avril, et Le Train-Théâtre de Portes-lès-Valence (Drôme) du 9 au 12 mai.

Parler des enjeux des migrations avec les enfants

Avec « En attendant le Petit Poucet », prochainement joué à l'Espace 600, à Grenoble, Les veilleurs s'emparent à nouveau d'un sujet de société brûlant : les migrations. Premier volet d'un cycle de travail sur cette thématique, ce spectacle nous questionne sur les notions d'accueil, de bien vivre ensemble ou encore d'appartenance. Il ouvre le débat dans toute sa complexité, avec humour, poésie, noirceur aussi, sans jamais glisser vers la bien-pensance.

Après avoir largement traité de la problématique des identités avec, entre autres, la création du spectacle *Mon frère, ma princesse*, la compagnie de théâtre grenobloise Les veilleurs entame un nouveau cycle de travail sur les migrations. « *Étrangement, cette question s'inscrit dans le prolongement de celle sur les identités, plurielles notamment, et de leur construction,* souligne la metteure en scène Émilie LE ROUX. *Plusieurs facteurs ont été déclencheurs de ce nouveau cycle de travail. Tout d'abord, il y a eu l'actualité, avec l'arrivée de nouvelles populations sur le territoire européen, interrogeant sur l'accueil et le vivre ensemble. Puis, comme à notre habitude, il y a eu des échanges avec des collégiens sur ce qui les énerve, sur ce qui les émeut, sur ce qui les questionne, sur ce qu'ils ne comprennent pas. À l'occasion d'une de ces rencontres, est ressortie l'idée qu'ils étaient choqués par le racisme et le FN. Mais en même temps, ils étaient capables de tenir un discours raciste à l'égard des Roms et des primo-arrivants. Cette confusion m'a beaucoup interpellée.* »
Alors qu'Émilie LE ROUX réfléchissait à créer une pièce sur cette thématique pour les collégiens, le Théâtre de la Ville, la SACD et le Festival Petits et Grands lui ont fait la commande d'une petite forme jeune public dans le cadre du dispositif Les inattendus, l'obligeant à se questionner sur la pertinence d'un spectacle pour les enfants dès 6 ans. C'est alors que s'est mise à circuler cette image d'enfant de trois ans mort sur la plage. « *Elle a d'abord été floutée, expliquée, commentée, puis elle est devenue une sorte d'image générique de ces gens qui meurent en Méditerranée et elle a commencé à ne plus être floutée, à ne plus être expliquée et à passer en boucle à la télé,* explique la metteure en scène. *Or les enfants de 6 ans sont devant la télé et voient ces images. Comment les sortir de ce trauma, si nous n'avons pas d'images symboliques à leur donner ?* »
Émilie LE ROUX s'est donc mise en quête d'un texte adapté au jeune public. Elle a fait appel à tous les auteurs avec lesquels elle avait travaillé au cours de sa résidence à l'Espace 600. C'est ainsi que Philippe DORIN lui a répondu qu'il relisait souvent *En attendant le Petit Poucet*. « *Je connaissais très bien ce texte, mais je crois que j'étais un peu passé à côté,* confie-t-elle. *Quand je l'ai relu, le mettre en scène m'est apparu comme une évidence. Il nous raconte l'histoire du Grand qui, en l'espace d'une nuit, a vu tous les oiseaux tomber du ciel comme des pierres, et qui, le lendemain, a trouvé son pays en ruines. Au milieu des ruines et des corps, il a entendu "Vas t'en !". Il a donc pris la main de la Petite et il est parti. Nous suivons ces deux personnages sur les routes. Tout cela est raconté de manière très singulière, car Philippe DORIN s'amuse beaucoup avec les mots et la fiction. C'est à la fois plein de malice et de noirceur.* »
Outre la contrainte d'âge, la commande initiale pour ce spectacle imposait la rencontre de deux pratiques artistiques, en l'occurrence celle du théâtre et de la danse, et la création d'un dispositif scénographique léger, autonome techniquement, afin qu'il puisse être monté en seulement 1h30 et s'adapter à tous types de lieux, des théâtres comme des écoles.
Émilie LE ROUX a choisi de se tourner vers la chorégraphe Adéli MOTCHAN, « *qui travaille davantage sur l'idée du mouvement et du geste, que sur celle de la danse* », pour co-porter le projet. « *Nous avons commencé en travaillant chacune de notre côté, les parties prises en charge par la chorégraphie et celles prises en charge par le texte. Nous nous passions le relais pendant les répétitions, jusqu'au jour où nous avons trouvé un moyen de codiriger et d'être sur une écriture chorégraphique et dramaturgique conjointe. Aujourd'hui, le mouvement est donc très intégré à la mise en scène*, note Émilie LE ROUX. *Adéli a véritablement apporté une précision dans notre travail, elle a redessiné les corps. Ce qu'elle propose est très visuel et colle bien à notre jeu très réaliste. Les images qu'elle a su créer, qui sont parfois en décalage avec le texte, font écho à la malice de Philippe DORIN. Il y a beaucoup d'humour dans ce qu'elle crée.* » Pour ce qui est de la scénographie, la metteure en scène a opté pour un dispositif bifrontal, qui permet de focaliser le regard du spectateur quel que soit le lieu dans lequel se déroule la représentation. « *Nous avons pensé le décor comme une petite boîte noire horizontale, d'où sort la magie théâtrale* », précise-t-elle. Pour la création lumière, qui participe toujours très fortement à l'identité visuelle de la compagnie, elle a bien évidemment fait appel au fidèle Éric MARYNOWER : « *Nous avons inventé un système d'éclairage autonome, fait de quatre boîtes lumineuses, qui permettent de redessiner très simplement l'espace et de garder une qualité très proche de ce qu'Éric peut habituellement créer.* »
Au final, *En attendant le Petit Poucet* ouvre le débat sur la notion d'accueil et le sentiment d'appartenance. Il sera suivi de deux autres propositions artistiques des Veilleurs : la création d'un cabaret de textes, en février 2017, à l'Espace 600, *Migrations : passer et demeurer*, qui rassemblera une revue de presse de la Cimade, ainsi que des chansons, des poèmes et des textes d'auteurs ; et celle en janvier 2018 de *La migration des canards* d'Elisabeth GONÇALVES, qui parle de l'injonction d'exemplarité faite aux immigrés.

Du mardi 22 au vendredi 25 novembre, à l'Espace 600, à Grenoble. Dès 6 ans.
Dimanche 12 février, à 18 h, à l'Espace 600, à Grenoble : cabaret de textes sur les migrations, Passer et demeurer.

Deux Inattendus ont déjà été créés

Les parcours (enfance jeunesse) du Théâtre de la Ville, à Paris, se poursuivent cette année encore et dans une dizaine de théâtres parisiens partenaires (Le Monfort, Théâtre Paris Villette, Le Grand Parquet…). C'est aussi dans ce cadre qu'a été créé début octobre *En attendant le Petit Poucet*, de Philippe Dorin, dans une mise en scène d'Émilie Le Roux. Ce projet s'inscrit dans le dispositif Les Inattendus qui associe, sur leur production, le Théâtre de la Ville, la SACD et le festival Petits et Grands. Ces partenaires accompagnent sur 2016-2017 la création de trois formes légères nées de la rencontre de deux artistes issus pour l'un du champ jeune public, pour l'autre de la création « tout public », à l'image du principe qui réunit deux artistes de champs disciplinaires différents pour les Sujets à vif du Festival d'Avignon. Émilie Le Roux a ainsi conçu ce projet en collaboration avec la chorégraphe Adéli Motchan. Le premier projet monté la saison dernière, était *Udo, complètement à l'est* (La Cordonnerie). Ces petites formes sont présentées pour l'essentiel dans les salles de classe. « *Pour* En attendant le Petit Poucet*, Philippe Dorin et Émilie Le Roux ont été accueillis en résidence dans des écoles parisiennes, pour des ateliers de jeu et d'écriture avant la découverte du spectacle* », commente Sabine Revert, en charge de la coordination de ces parcours au sein de l'équipe du Théâtre de la Ville. Un troisième Inattendu est prévu pour l'automne 2017. Le nom des deux artistes qui travailleront sur ce projet sera prochainement révélé.

INTERVIEWS

“Allez, Allez, Allons” : la création participative des Veilleurs à la Villeneuve **P.49-50**
Place GRE’NET [www.placegrenet.fr]
CULTURE | vendredi 4 décembre 2015 - par Adèle Duminy

"Allez, Allez, Allons" : la création participative des Veilleurs à la Villeneuve

FOCUS - La compagnie Les Veilleurs, associée à l'Espace 600, peaufine actuellement sa dernière création « Allez, Allez, Allons ». Un spectacle pas comme les autres qui engage une centaine de personnes dont des comédiens professionnels bien sûr, mais aussi des amateurs et des élèves du primaire et du secondaire scolarisés dans le quartier de la Villeneuve. Un projet participatif donc, qui se jouera trois fois à l'Espace 600, du jeudi 10 au samedi 12 décembre.

« Allez, Allez, Allons ». Ces trois mots vous trottent dans la tête depuis quelques temps déjà ? Logique. C'est l'un des titres, un brin entêtant, de la chanteuse Camille. Mais c'est aussi le nom du prochain spectacle de la compagnie grenobloise Les Veilleurs, dont les trois ans et demi de résidence à l'Espace 600, salle dédiée au théâtre jeune public, s'achèvent bientôt.

Émilie Le Roux, metteure en scène de la compagnie, n'entendait pas clore cette période de travail, au cœur du quartier de la Villeneuve, par un spectacle « classique » à emmener ensuite en tournée.

Elle explique : « *On avait envie d'un projet qui puisse marquer le territoire, dont les gens pourraient s'emparer.* » D'où le caractère participatif et transgénérationnel d' « Allez, Allez, Allons ».

Des professionnels et des amateurs de 10 à 90 ans !

Côté forme, le spectacle emprunte au cabaret : chansons, textes, jeu, chorégraphie... On conçoit aisément le côté joyeusement bariolé de la chose. Côté distribution, ça se corse. Puisque participent au projet :
- une quinzaine de professionnels de la compagnie (rien que de très banal, me direz-vous, mais attendez la suite)
- une classe de CM1/CM2 de l'école des Genêts (25 enfants)
- une classe de 3e du collège Lucie Aubrac (25 élèves)
- une cinquantaine de comédiens amateurs.

Ce qui aboutit, à vue de nez, à une centaine de personnes ! Toutes issues du quartier de la Villeneuve ?

« *Pas forcément. On a touché moins d'habitants du quartier que ce qu'on aurait voulu, à cause de l'engagement que nécessite le projet notamment. Même si pour nous, artistes de la compagnie, préparer un spectacle de septembre à décembre semble très court, pour beaucoup, c'est un temps long,* note Émilie Le Roux. *Mais ce qu'on voulait surtout, c'est que les gens se croisent. Et il y aura bien une rencontre entre les habitants du quartier et ceux d'ailleurs puisque les élèves sont de la Villeneuve !* »

La participation des élèves permet aussi les croisements générationnels que la metteure en scène appelle de ses vœux.

« *Si l'on a tant de difficultés à affronter la société aujourd'hui, c'est aussi à cause des cloisons qui séparent les générations. L'idée était de créer un projet qui permette à toutes ces générations de se rencontrer.* »

Une foule sentimentale tiraillée entre individualisme et action collective

Les créations des Veilleurs s'érigent toutes sur un nœud ou une question larvée dans la société. Au gré de leurs conversations avec le public et de leur travail d'action culturelle - très développé -, les artistes de la compagnie mettent d'abord le doigt sur ce trouble pour le porter ensuite sur la place publique.

Pour ce faire, ils considèrent encore le théâtre comme un outil efficace. Confondante naïveté ou admirable pugnacité ? Une question vite balayée par la sincérité de leurs entreprises et la justesse de leurs interrogations.

Pour « Allez, Allez, Allons. », c'est un paradoxe assez répandu qui a ouvert les vannes de la création.

« *En ce moment, un discours latent traverse toutes les couches de la société. On l'a entendu autant sur le quartier de la Villeneuve qu'en tournée lors de rencontres publiques. C'est un discours de défiance tenu par des gens qui ne croient plus dans la société, dans la politique. Cette attitude mène au repli sur soi, sur la famille, la communauté, la religion... et à une forme d'individualisme assez décomplexé.*

suite >>

>> suite

Mais dans le même temps, les mêmes personnes disent attendre un grand mouvement de foule, une revendication collective. Comme si les gens étaient très attirés par ce qu'ont été les Printemps arabes, par le mouvement « Je suis Charlie »... Comment peut-on tenir ce discours individualiste et, d'un autre côté, avoir cette envie du collectif ? », s'interroge Émilie Le Roux.

« Allez, Allez, Allons. » dresse d'abord cet état des lieux pour embrayer sur d'autres questionnements et, peut-être, sur des réponses...

« *Qu'est-ce qui cloche dans ce système qu'on estime à bout de souffle ? Comment passe-t-on de l'état de défiance qu'on connaît tous plus ou moins à la confiance nécessaire à l'action collective ?* » Quelques questions soulevées par la compagnie qui, pour répondre, fait appel à un répertoire de textes glanés auprès d'auteurs internationaux.

Des textes réinterrogés par les attentats de Paris

Le prisme des attentats s'impose à toutes les créations qui sortent ces temps-ci. Les artistes se demandent donc si cet axe de lecture ne déplace pas leur propos dans la mauvaise direction. Émilie Le Roux confirme :

« *Beaucoup de nos textes ne résonnent plus du tout de la même manière. Les textes choisis par les collégiens, qui évoquent le racisme et la discrimination, sont d'une actualité terrible quand on les entend aujourd'hui. Il a fallu qu'on se pose la question entre nous de savoir si la nouvelle coloration que prenaient ces textes était bien ce qu'on voulait raconter. Mais ça a surtout confirmé la nécessité d'être très volontaire dans la création de projets comme celui-là !* »

Malgré la fin de son compagnonnage avec l'Espace 600, espérons que la compagnie pourra poursuivre son travail de veille, essentiel, dans la région.

CRITIQUES & ANNONCES

Théâtre poétique sur le droit à la différence P.52
La Dépêche du Midi [www.ladepeche.fr]
CAHORS | mercredi 14 mars 2018 - par La Dépêche du Midi

Noisy-le-Sec: Mon frère, ma princesse de Catherine Zambon P.53
Unidivers : le Web culture Breton [www.unidivers.fr]
EVENEMENT| mercredi 28 mars 2017 - par Unidivers

Deux en un P.54
LES TROIS COUPS - LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT [www.lestroiscoups.fr]
CRITIQUE | lundi 23 mai 2016 - par Michel Dieuaide

Mon frère, ma princesse au TNG : ma vie en rose P.55
exit SORTIR À LYON [www.exitmag.fr]
THÉÂTRE & DANSE | samedi 21 mai 2016 - par Luc Hernandez

Mon frère, ma princesse P.56
Grains de Sel - le mensuel urbain des familles [www.grainsdesel.com]
AGENDA | mai 2016 - par Blandine Dauvilaire

Théâtre : le genre en question P.57
Le Dauphiné Libéré
CRITIQUE | samedi 23 janvier 2016 - par Céline Le Saux

Mon frère, ma princesse P.58
Théâtre(s) LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE, n°1
JEUNE PUBLIC | printemps 2015 - par Nadja Pobel

Mon frère, ma princesse P.59
Théâtre du blog [www.theatredublog.unblog.fr]
CRITIQUE | jeudi 15 janvier 2015 - par Julien Barsan

Famille je vous aime P.60
Le Petit Bulletin Grenoble, n°957
THEATRE & DANSE | mardi 6 janvier 2015 - par Aurélien Martinez

Mauvais garçon P.61
Le Petit Bulletin Grenoble, n°954
THEATRE & DANSE | mardi 9 décembre 2014 - par Aurélien Martinez

Théâtre poétique sur le droit à la différence

Tout commence par un silence et six acteurs immobiles sur le devant de la scène, à fixer le public pendant quelques longues secondes. La compagnie théâtrale Les Veilleurs est venue présenter *«Mon frère, ma princesse»*, mercredi au théâtre de Cahors à 18h30 (des représentations réservées aux scolaires ont également été données le lendemain). Pendant une heure, parents et enfants ont découvert l'univers d'une famille moyenne, banale, classique ou presque.

Alyan est un garçon de 5 ans qui rêve de devenir maman, aviatrice, pâtissière ou pétunia. Plongé dans l'univers souvent dur et violent de l'enfance (la différence, les rapports de force et de domination...), le nombreux public a découvert tour à tour magie, féerie, poésie dans un monde où il est difficile d'être différent, pas comme les autres. Le texte est sobre, direct et souvent imagé, à la portée des enfants qui se sont parfois bien amusés aux mimiques d'Alyan (et ses grognements de petit cochon) ou sur des répliques et situations (les bagarres) bien ancrées dans le monde de l'enfance. La *«magination»*, amplifiée par les décors changeant sans cesse sur scène, et la compréhension ont fait leur chemin vers le public.

Celui-ci a longuement applaudi les comédiens après un final où tous, parents, copains ont choisi le droit à la différence en s'habillant comme des fées.

Noisy-le-Sec : Mon Frère, ma princesse de Catherine Zambon

Alyan, 5 ans, préfère les robes de fée aux ballons de foot. Comment faire avec le désir d'être autre ? Un spectacle sensible et délicat sur la différence, dans un décor en constante transformation. C'est un texte de Catherine Zambon qui questionne la notion d'identité et aborde un sujet sensible avec beaucoup de délicatesse. Alyan est un petit garçon. Pourtant il préférerait être une princesse ou une fée, avoir des cheveux longs et des vêtements roses. Sa mère s'inquiète, son père ne voit rien. À l'école, on se moque de lui. Il essaie de s'échapper en faisant de la *« magination »*, mais ça ne marche pas toujours. Seule sa sœur Nina est consciente de son chagrin et bien décidée à le défendre envers et contre tous. Jusqu'où ira-t-elle pour le protéger ? La mise en scène simple et épurée d'Émilie Le Roux fait la part belle au récit et au jeu des comédiens. Dans un décor en métamorphose, le texte se révèle avec pudeur et sobriété. Un théâtre sensible et poétique qui ouvre le champ des possibles.

Mon frère, ma princesse : Théâtre des Bergeries, Noisy-le-Sec, 28 & 29 mars 2017

Deux en un

Au Théâtre Nouvelle Génération, la compagnie Les Veilleurs présente *« Mon frère, ma princesse »*, une création engagée à destination des jeunes spectateurs.

Alyan a cinq ans. C'est un petit garçon. Il voudrait être maman et devenir une princesse. Voilà le rêve qu'il confie à sa grande sœur, Nina. Oser affirmer ce désir bouscule à des degrés divers l'environnement familial d'Alyan et perturbe l'existence quotidienne et les amitiés de Nina. Mère, père et camarades d'école s'affrontent pour tenter de comprendre ou de refouler cette situation. En de courtes séquences, à la langue sobre et sensible, les personnages, entre eux ou en adresse solitaire au public, exposent leur désarroi et leurs préjugés. La robe de princesse que le jeune frère porte d'abord comme un déguisement ne le quitte plus, marquant ainsi sa volonté de vouloir être autre.

De scène en scène, Alyan ne lâche rien, et l'on assiste sans didactisme aucun à la mise en valeur des contradictions sociales et intimes qui traversent chacun des protagonistes. Intelligente et franche, la pièce composée par Catherine Zambon a le courage rare d'oser aborder la question de l'identité sexuelle pour nous rappeler que féminité et masculinité sont parfois les deux visages d'une même personne. Un grand humoriste et homme de spectacle irlandais mort en 2002, Spike Mulligan, écrivait : *« Deux sexes, c'est nettement insuffisant. Commandez-m'en deux autres ».*

Pour mener à bien la mise en scène de *Mon frère, ma princesse*, Émilie Le Roux, consciente des polémiques archaïques agitant la société française sur la théorie du genre, choisit la manière douce d'une dramaturgie subtile destinée à ouvrir le débat plutôt qu'à provoquer des disputes stériles. La scénographie d'abord, structure métallique mobile composant selon les moments la maison familiale, la cour d'école ou la rue, allant jusqu'à symboliser une arène de cirque dans laquelle Nina se débat contre ceux qui harcèlent son frère. La rigidité austère de cette architecture dit de façon directe la dureté du regard de ceux qui sont hostiles au non-conformisme de l'aspiration d'Alyan à vouloir être autre.

La finesse pour éviter de provoquer inutilement

L'éclairage participe aussi à la simplicité rusée du travail scénique : permanence du contre-jour, douches isolant les personnages venus témoigner à l'avant-scène, faibles intensités pendant les disputes familiales en forme de confidences, pluies de paillettes quand les rêves du petit garçon s'incarnent. Ajoutons la quasi-absence d'accessoires : une baguette de magicien, un ballon, un carnet de notes, un ordinateur et c'est tout. Les costumes, quant à eux, sont modestes, indication d'un univers banal, manière habile de ne pas connoter à l'excès les responsabilités de tel ou tel milieu social. S'harmonisent enfin avec toutes ces options dramaturgiques les codes de jeu utilisés par les interprètes : gestuelle économe, voix sans outrance, distance donnant presque l'impression d'assister à un exercice de doublage cinématographique. Là encore, la finesse pour éviter de provoquer inutilement.

Mon frère, ma princesse est manifestement une création réussie sachant conjuguer vérité, engagement politique et poésie littéraire et théâtrale. Ne pas oublier de citer également les émotions douces et mélancoliques de la musique de scène. Comédiennes et comédiens sont à féliciter pour la rigueur de leur travail, et on leur souhaite d'être entendus pour que leur message de tolérance aille au-delà du bal travesti qui clôt astucieusement la représentation.

« *Mon frère, ma princesse* », de Catherine Zambon, Théâtre Nouvelle Génération à Lyon

Mon frère, ma princesse au TNG : ma vie en rose

Enfants de tous les parents, travestissez-vous ! Alyan, garçon de bonne famille, ne jure que par la vieille robe de princesse de sa sœur. Ce n'est pas parce qu'il sait qu'il va devenir une fashion victim, mais parce qu'il n'en démord pas : plus tard, il veut être une princesse, puis une maman. Sur un sujet aussi casse-gueule à faire descendre les cousins de Christine Boutin dans la rue (on les attend), on pouvait imaginer un spectacle jeune public des plus bêtifiants. Or la finesse d'écriture de Catherine Zambon rivalise avec la délicatesse d'Émilie Le Roux dans ce spectacle 100 % féminin ou presque. Marie Bonnet interprète la sœur pleine de colère rentrée pour ses parents. Et surtout, dans sa belle robe blanche, Colin Mequiond en jeune homme jouant un petit garçon n'est jamais ridicule, mais au contraire aérien et enchanteur. Courez-y avec vos enfants : il n'est jamais trop tôt pour aimer les beaux garçons...

Du 19 au 22 mai au TNG, Lyon 9e.
tng-lyon.fr

Mon frère, ma princesse

Alyan aimerait porter les cheveux longs, des vêtements roses et devenir une fée ou une princesse. Ce comportement inquiète la mère du jeune garçon et déclenche la moquerie de ses camarades. Heureusement, pour l'accompagner et le protéger dans sa quête d'identité, Alyan peut compter sur sa grande sœur Nina. En choisissant d'adapter le texte *Mon frère, ma princesse* de Catherine Zambon, Émilie Le Roux s'interroge : sommes-nous déterminés fille ou garçon dès notre naissance ? Quelle part de liberté pouvons-nous exercer pour nous rapprocher de ce que nous ressentons intimement ? Et quelle liberté laissons-nous aux autres d'être différents de ce que nous croyons ? Créée en *2014* par la compagnie Les Veilleurs, cette pièce sensible, qui bouscule les idées reçues, incite petits et grands à plus de tolérance et donne matière à discuter en famille.

Le Dauphiné Libéré
CRITIQUE | samedi 23 janvier 2016 - par Céline Le Saux

Théâtre : le genre en question

« La nature, elle s'est trompée ! », répète Alyan, 5 ans. Mercredi, le spectacle "*Mon frère, ma princesse*" a interrogé le public de l'Odyssée sur ce qu'être garçon ou fille dans notre société.
Créée en décembre 2014, la pièce met en scène une maman inquiète des jeux de fille de son fils, un père absorbé par son travail et une grande sœur prête à défendre envers et contre tous ce frère si bizarre aux yeux des autres.
La mise en scène contemporaine a mis à contribution l'imagination des spectateurs. Et même si beaucoup d'enfants et d'adolescents étaient dans la salle, toutes les tranches d'âges ont été touchées. *« Il n'y a jamais d'indifférence. Mais le plus important c'est de pouvoir en parler »*, souligne Fanny Duchet, assistante à la mise en scène, lors de la rencontre avec les acteurs après le spectacle.
Les spectateurs ont évoqué le jeune âge d'Alyan comme une porte ouverte au dialogue et relevé la justesse du texte de Catherine Zambon. Pour cette première représentation depuis 8 mois, Les Veilleurs ont réussi leur pari : ouvrir le débat sur le poids des normes sociales.

La mise en scène a stimulé l'imagination des spectateurs.

Mon frère, ma princesse

de Catherine Zambon
Mise en scène Émilie Le Roux

À Portes-Lès-Valence, Pessac, Florac, Saran…
Pièce publiée à L'Ecole des loisirs

À l'heure où la très clivante question du genre s'est invitée à l'école, Catherine Zambon s'empare de ce thème à sa manière : en écrivant un texte sensible sur la cruauté dont est victime Alyan, 5 ans, qui veut *«être une maman»* et une princesse. L'auteur décrit le quotidien de ce garçon. Pour que le propos prenne toute la place, la metteur en scène grenobloise Émilie Le Roux, de la compagnie Les Veilleurs (lire aussi page 28) s'est détachée de tout réalisme, utilisant la voix off et multipliant les adresses au public de ses six personnages, véritables chevilles ouvrières d'un spectacle essentiellement basé sur le récit, construit par un enchaînement de séquences quasi cinématographiques. Le langage, vital, au même titre que l'écoute, est au cœur du dispositif car, comme le dit la grande sœur Nina, *«si je ne parle pas, je disparais».* Nul besoin donc de s'encombrer d'un imposant décor pour donner corps à l'histoire : trois portes ajourées montées sur roulettes symbolisent, au gré de leurs transformations, les lieux publics et privés des actions, enfermant ou libérant les protagonistes mais son utilisation trop fréquente grippe quelquefois la progression de la pièce. Reste cette fable contemporaine délicate qui a l'intelligence de ne pas contourner la rugosité de son sujet tout en introduisant de la féerie grâce a Alyan et sa *«magination»* (mot-valise pour magie et imagination) capable de faire tomber une pluie de paillettes pour calmer ses blessures.

Mon frère, ma princesse

Les représentations de tous les spectacles pour public scolaire ont été annulées jusqu'à nouvel ordre en Ile-de-France, en conséquence du plan Vigipirate... Pour ne pas tout perdre, l'équipe artistique a fait le choix généreux d'aller dans les classes faire des lectures de *Mon frère ma princesse* qui a reçu le prix Collidram, prix national de littérature dramatique des collégiens en 2013.

Nous voici dans la famille d'Alyan, cinq ans, et de Nina, sa grande sœur. Une famille tout à fait classique mais où Alyan préfère la vieille robe de princesse de sa sœur, au nouveau vélo offert par sa mamie Loupiotte. Son papa, lui, est trop occupé pour s'en inquiéter et sa maman ne sait pas trop comment réagir, même si elle aimerait bien que ça change.

Mais voilà, Alyan n'en démord pas, il veut être une princesse, et plus tard être une maman ; il ne quitte plus sa robe et sa baguette magique avec laquelle il fait « la magination » ; il dit aussi qu'il « mourira », si on l'empêche d'être une princesse. Nina, en sœur protectrice, encaisse les moqueries d'abord, et les coups ensuite, lavant l'honneur de son petit frère qui fait des tours de magie et qui parvient à la faire disparaître... C'est à partir de là que tout le monde prend conscience des problèmes.

L'écriture de Catherine Zambon, à la fois tendre et efficace, dit les choses sans entraves, porte ce qu'il faut d'humour et de poésie pour un résultat d'une justesse et d'une émotion directes. Émilie Le Roux a su réaliser une mise en scène de cette même veine engagée, et ses comédiens sont excellents ; Dieu sait pourtant qu'il n'est jamais facile pour des adultes de jouer des enfants sans bêtifier, alors quand un jeune homme doit jouer un petit garçon qui se déguise en fille !

Défi relevé avec talent par Colin Melquiond, jamais ridicule, mais aérien et enchanteur. Marie Bonnet interprète, elle, une Nina pleine de colère rentrée, les dents serrées, ne souriant qu'à son petit frère qu'elle aime tant. Les comédiens, d'abord tous face public créent un beau tableau et nous amènent tout de suite à beaucoup d'empathie. Trois cadres de portes reliés entre eux et montés sur roulettes vont beaucoup bouger pour représenter différents lieux et nous proposer aussi plusieurs angles de vue d'une même scène, ou pour faire tournoyer ou enfermer les personnages.

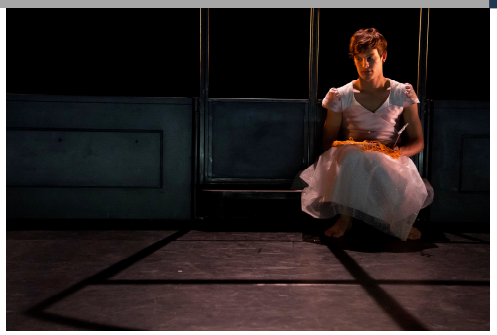
Une belle lumière et quelques beaux effets (une robe descendant des cintres, des paillettes scintillantes...) viennent s'ajouter à la magie du plateau. Catherine Zambon a beaucoup insisté pour que son texte soit joué par six comédiens, ce qui est coûteux donc pas facile, quand il s'agit d'une production destinée au jeune public. Mais elle a bien fait d'avoir cette exigence : cela évite que l'on se focalise trop sur le personnage d'Alyan ; on aborde ainsi, dans son ensemble, ce thème brûlant traité avec une belle sensibilité d'écriture : on pense à Tomboy, un superbe film sorti juste après l'écriture de *Mon frère, ma princesse*.

C'est la preuve, une fois de plus, que le théâtre dit jeune public, peut proposer de beaux moments de réflexion quand il s'agit comme ici, d'une création théâtrale de grande qualité !

Maison de la musique de Nanterre, le samedi 17 janvier à 15h ; Le Coléo, Pontcharra (38), le 23 janvier ; Théâtre de Vénissieux, les 29 et 30 janvier ; Théâtre de Villefranche (69), du 28 février au 4 mars ; Centre culturel de La Ricamarie (42), les 12 et 13 mars et Train Théâtre, Portes-les-Valence, les 31 mars et 1er avril.

La pièce est éditée à L'Ecole des loisirs.

Famille je vous aime



C'est la grande réussite de la fin d'année dernière à Grenoble : la mise en scène de *Mon frère, ma princesse*, excellent texte de l'auteur jeunesse Catherine Zambon, par la metteuse en scène Émilie Le Roux. Centré sur un petit garçon qui veut simplement mettre des robes, sans comprendre pourquoi cela peut tant choquer, le spectacle est surtout une ode formidable aux liens familiaux, la grande sœur d'Alyan défendant coûte que coûte son petit frère face à tous ceux qui lui veulent du mal.

La création a déjà de nombreuses dates de tournée prévues dans toute la France, dont une en janvier au Coléo de Pontcharra. Avant, on l'imagine, un retour à Grenoble la saison prochaine au vu du succès rencontré lors des premières représentations à l'Espace 600 en décembre.

Mon frère, ma princesse, vendredi 23 janvier au Coléo (Pontcharra)

Mauvais garçon

Avec "*Mon frère, ma princesse*", la metteuse en scène grenobloise Émilie Le Roux signe un spectacle poignant sur un enfant «qui ne veut pas être un garçon». L'une des plus belles réussites de l'année écoulée, et assurément le futur succès d'un théâtre jeune public ouvert à tous les publics.

C'est l'histoire d'un gamin aux envies de robe de fée qui exprime ses désirs avec l'innocence de ses cinq ans, sans comprendre pourquoi ces désirs peuvent tant déranger - ses parents, ses camarades de classe... C'est l'histoire d'une sœur prête à tout pour protéger « *son frère, sa princesse* », du nom de la pièce jeunesse de Catherine Zambon publiée en 2012, avant qu'une partie rance de la France décide de se braquer contre tout ce qui touche de près ou loin aux études de genre. C'est surtout une histoire à serrer le cœur dont s'est emparée la metteuse en scène grenobloise Émilie Le Roux.

Au centre du récit, Alyan et sa grande sœur. Leurs scènes communes sont les plus justes, les plus émouvantes, Catherine Zambon ayant su trouver les mots pour décrire toute la tendresse d'une sœur pour son petit frère. Leurs monologues en avant scène sont désarmants, illustrant comment un monde est capable de briser un gosse au nom de raisons obscures expliquées comme évidentes, voire naturelles. « *La nature elle s'est trompée, je le sais bien elle s'est trompée, j'ai pas su me concentrer alors elle a mis dessus moi des morceaux qui ne sont pas à moi. […] J'aime pas être un garçon, je veux pas être un garçon, je veux pas fâcher papa, je crois qu'on peut revenir en arrière et me refaire autrement.* »

J'ai cinq ans
Alyan, c'est Colin Melquiond, jeune comédien grenoblois vu notamment dans les compagnies Les Gentils et Le Festin des Idiots. Des rires, des larmes, des cris : il a beau avoir dépassé les cinq ans depuis longtemps, sur scène, il les retrouve avec délicatesse et précision. Comme Marie Bonnet et Julien Anselmino, qui campent deux autres enfants du récit, la grande sœur protectrice qui elle seule semble comprendre son frère, et le camarade d'école qui n'est finalement qu'un gamin parmi d'autres incapable de mesurer le mal qu'il fait.

Autour d'eux, le monde (trois autres comédiens) s'agite, retourne le "problème" dans tous les sens à l'image de ce décor sur roulettes qui prendra de nombreuses formes pendant la représentation, libérant ou emprisonnant les personnages au fil des scènes. Mais personne ne peut emprisonner Alyan lorsque, bondissant, il traverse le plateau sourire aux lèvres, robe rose au corps. Et quand il utilise sa baguette magique pour tout régler d'un coup, parce que la « *magination* » le peut, les paillettes tombent du ciel, donnant un vent d'optimiste supplémentaire à ce spectacle généreux et pleinement réussi.

Mon frère, ma princesse, jeudi 11 et vendredi 12 décembre à 19h30, à l'Espace 600.
Vendredi 23 janvier à 20h30, au Coléo de Pontcharra.

CRITIQUES & ANNONCES

Du théâtre au collège **P.63**
Le Petit Journal Aveyron
SÉGALA | du 24 au 30 novembre 2016 - par Christian Masviel

Écho système **P.64**
Les chroniques de Jean Dessorty, *la culture décalée à Rodez*
[www.jeandessorty.wordpress.com]
CHRONIQUE | lundi 14 novembre 2016 - par Jean Dessorty

Des comédiens qui envoient du gaz **P.65**
Le Télégramme > Côtes-d'Armor
PAVIE | vendredi 11 novembre 2016 - par Lucilie Argaud

Théâtre en tous genres **P.66**
Le Petit Bulletin Grenoble, n°929
THEATRE & DANSE | mardi 22 avril 2014 - par Aurélien Martinez

Émilie Le Roux / Boys'n'Girls **P.67**
LE PICCOLO, LA LETTRE DES PROFESSIONNELS DU JEUNE PUBLIC, n°40
À LA UNE *« IDENTITÉS FÉMININES ET MASCULINES »* | avril 2014 - par Tiphaine Le Roy

Du théâtre au collège

Le jeudi 17 novembre les élèves des classes de quatrième du Collège Albert Camus et leurs professeurs de français recevaient la jeune troupe Grenobloise « Les Veilleurs » dans le cadre de l'opération « Théâtre au collège ». Pour Claude Roumagnac, Directeur des Affaires culturelles du département : « Cette action concerne tous les collèges ce qui représente 2800 élèves, le Département travaille en partenariat avec quatre structures, pour Baraqueville, le partenaire est la Maison des Jeunes de Rodez en lien avec les services de l'Éducation nationale, financeur des projets. Afin de permettre à des élèves de découvrir le théâtre, de se confronter à une œuvre, les acteurs de la pièce, Malou Vigier et Najib Oudghiri sur un texte de Bernard Marie Koltès, mis en scène par Emilie le Roux et Fanny Duchet ont développé leurs talents de comédiens, afin d'inciter les enfants à se poser les questions en ce qui concerne l'héritage des traditions familiales, le conditionnement social et le libre arbitre, « l'identité que nous affirmons est-elle liée à ce que nous sommes vraiment ou n'est-elle que le résultat de ce que la société nous demande de devenir ? »
À l'issue de la pièce « TABATABA », un échange fructueux entre les élèves et les comédiens bien mené par Fanny Duchet a permis aux acteurs, Malou et Najib d'amener les élèves à réfléchir et exprimer leur vécu face à des comportements humains.
La finalité de l'opération « Théâtre au collège » est de faire découvrir le théâtre aux élèves et leur donner l'envie d'y aller !

Écho système

Un petit village au cœur de l'Afrique où la fête bat son plein. Les garçons tous forcément bien sapés sont supposés faire la tournée des « maquis » pour siroter des bières ou tchatcher avec les filles, lesquelles, maquillages bien voyants et fringues du dernier cri, se doivent de participer à ce maelström immuable... Sauf que cette fois, ici, à « Tabataba » nom de cette très courte pièce de Bernard-Marie Koltès, dans une famille tout ce qu'il y a de plus banale, rien ne se passe comme prévu. Dans une petite cour, autour d'une moto rutilante, un jeune homme s'affaire, mains dans le cambouis et chemise plus très blanche. Sa sœur aînée ne cesse de le houspiller, le fustiger ou le blâmer car il refuse de prendre part à ce rituel trop bien établi... colère de l'un, remarques acerbes de l'autre, les reproches fusent. Dialogue impossible ? Tradition ou modernité, conditionnement social ou libre arbitre, place de chaque sexe au quotidien - hors du mariage point de salut ? -, non-dits et conventions, regards d'autrui et confiance en soi, culpabilité ou frustration, relations incestueuses inavouables... autant de problématiques qui affleurent et ne peuvent qu'interpeller chaque spectateur. Présenté dans les collèges et lycées du département, dans des jauges restreintes au plus prés du public, cette proximité oblige à se sentir concerné et donc, in fine, à se poser des questions auxquelles cette histoire se garde bien de répondre... Au contraire tout l'enjeu se situe dans l'échange qui suit la représentation avec la Compagnie de théâtre venue de Grenoble Les Veilleurs. Ouvrir des pistes de réflexions sur les codes comportementaux plus ou moins induits ou acceptés, d'autant plus pernicieux qu'à peine perceptibles tant ils semblent globalement intégrés dans le subconscient, voire quasi justifiés par des logiques d'images commerciales ou publicitaires, voire pire encore familiales ou éducatives, c'est l'objectif que porte cette démarche. Titiller méthodiquement pour faire réagir, rebondir sur les préjugés ou les clichés qui nous étouffent, réfléchir à ses propres contradictions et petits arrangements de chaque jour avec nos idéaux d'équité, de partage et de respect, voilà l'ambition de ce texte qu'une mise en scène minimaliste met d'autant plus en exergue.

Des comédiens qui envoient du gaz

Qu'est-ce qui construit notre identité d'homme, de femme ? La compagnie Les Veilleurs s'attaque au sujet, à travers son projet théâtral Boys'n'girls. Cette semaine, elle a rencontré des lycéens du secteur avec sa pièce « Tabataba », au dispositif scénique original et aux phrases chocs. D'autres propositions suivront.

Mardi, 10h05, au lycée Pavie. La sonnerie de l'établissement fait office de signal : une soixantaine d'élèves de première s'engouffrent dans la salle du foyer. Autour d'une moto, les chaises sont agencées en cercle. Un homme est en train de briquer sa bécane, à l'aide d'un chiffon. « Tabataba », la représentation théâtrale de la Compagnie grenobloise Les Veilleurs, a déjà commencé.

Au plus près des acteurs
Une femme, vêtue d'une robe et de chaussures rouges, fait son entrée. C'est sa sœur. Après quelques minutes, Maïmouna (interprétée par Malou Vigier) et Abou (incarné par Najib Oudghiri) se font face. Les élèves vivent, au plus près, le verbe violent et les tensions physiques. « Pourquoi tu ne sors pas, la nuit, quand tous les garçons de ton âge sont déjà dans la rue en chemise, avec le pli du pantalon bien repassé, et qu'ils tournent autour des filles ? Tout Tabataba est dehors, tout Tabataba est bien habillé. Honte sur moi ! (...) Une sœur dont le frère n'est pas un homme n'est pas une femme, bois de la bière et baise des filles ! », lui ordonne Maïmouna.

Pas une pièce à thèse
« Homme, femme, à quels rôles, notamment sexuels, on nous assigne ? » C'est la question posée par la pièce du dramaturge français Bernard-Marie-Koltès. Pour ouvrir le débat. Jamais pour prendre parti. Les lycéens se montrent quelque peu timides dans l'échange qui suit la représentation, avec Émilie Le Roux. Rodée à l'exercice, la metteur en scène « fait confiance aux jeunes pour que le spectacle fasse son chemin. » « En fonction de l'actualité, selon l'endroit où l'on joue et à quel moment, la pièce prend des résonnances différentes, commente Émilie Le Roux. Il y a plein de désaccords sur l'identité féminine et masculine. C'est bien qu'il y ait des endroits où l'on puisse en parler. Il n'y a pas que les déterminismes sociaux, on a le choix. »

Trois propositions pour les jeunes Guingampais
Émilie Le Roux, d'origine bretonne, s'est emparée du sujet, avec sa compagnie, à l'issue d'une discussion avec des collégiens grenoblois en 2012. Elle a été frappée par la sauvagerie des garçons et la négation du corps chez les filles. Le projet Boys'n'girls voit alors le jour en 2014. Il continue à vivre. Sans surprise. En novembre et décembre, les lycéens, collégiens et écoliers guingampais vont bénéficier de trois formes théâtrales, sous l'impulsion du Théâtre du Champ-au-Roy et dans le cadre du Mois de la prévention. « Tabataba », bien sûr. « Boys'n'Girls - prologue » se présente comme un show fantaisiste. Pendant douze ou quinze minutes, une fille et un garçon lisent des textes et interprètent des chansons populaires, parlent d'enfance, de jeu, d'amour, de la difficulté à se construire, à accepter la différence... S'en suit un long débat. « Tumultes » est une commande passée à l'écrivaine parisienne Sabine Revillet, « un texte assez cruel » qui interroge sur « la liberté que l'on se donne de grandir comme on veut ». « Des enfants n'arrivent pas à dormir car ils ne répondent pas au modèle voulu par leurs parents, résume la dame des Veilleurs. Ils finissent par trouver un exutoire en mettant en scène la séquestration de leurs parents. » « On peut tout dire à l'enfant, explique Émilie Le Roux sur la ligne directrice de son théâtre. Mais on a une responsabilité dans nos créations jeune public, on ne peut pas le désespérer. » Ouf !

Théâtre en tous genres

Cette semaine à l'Espace 600, la metteuse en scène grenobloise Émilie Le Roux dévoile son passionnant projet *"Boys'n'girls"*, sous-titré « conformité - identité - liberté ». Avec trois formes théâtrales courtes, dont une lecture très juste du *"Tabataba"* de Bernard-Marie Koltès.

Les réflexions autour du genre et de ses représentations (qu'est-ce qui nous rend homme ou femme au-delà de notre sexe biologique ?) agitent fortement notre société, entre débats nécessaires et fantasmes complètement dingues. Prendre la question par le biais artistique est une option sensée pour déplacer les enjeux, permettant ensuite d'ouvrir un espace de discussion moins réducteur qu'un simple pour ou contre. Comme on a pu le constater après une représentation de Tabataba de Bernard-Marie Koltès, l'un des auteurs de théâtre français contemporains les plus intéressants, par la compagnie Les veilleurs d'Émilie Le Roux.

L'histoire d'une sœur déstabilisée par le comportement de son frère non conforme aux représentations qu'elle se fait de la masculinité. « *Pourquoi tu ne sors pas, la nuit, quand tous les garçons de ton âge sont déjà dans la rue en chemise, avec le pli du pantalon bien repassé, et qu'ils tournent autour des filles ? Tout Tabataba est dehors, tout Tabataba est bien habillé, les garçons draguent les filles et les filles ont passé le jour à se coiffer et moi, mon frère a de la graisse plein les pattes et il bricole sa machine. Honte sur moi, on va croire que je ne sais pas repasser les chemises.* »

Ouverture
Au centre de la scène, une moto que bricole le frère, impassible devant les remarques de sa sœur. Avant qu'il ne se décide finalement à l'affronter, et dévoiler alors la vision que lui se fait de la féminité. En moins de trente minutes, les deux comédiens installent une tension palpable et un enjeu dramatique fort, grâce notamment à la dramaturgie à plusieurs niveaux de lecture de Koltès, qui visiblement ne souhaitait pas livrer une pièce à thèse, mais simplement faire du théâtre. Ce que fait aussi Émilie Le Roux, en se servant de ce moyen d'expression pour interpeller le public avec son projet *Boys'n'girls* dont *Tabataba* est l'une des parties. Un projet initié suite à une rencontre avec des collégiens « *aux représentations de la féminité et de la masculinité si normées qu'aucune discussion n'était possible* » (extrait de la note d'intention). Le théâtre donc, comme possibilité d'ouverture.

Sans contrefaçon
Trois courtes pièces seront ainsi réunies le temps d'une soirée : *Tabataba*, mais aussi *Tumultes* de Sabine Revillet (encore une histoire de frère et de sœur, décidant cette fois-ci de se rebeller contre l'éducation trop normée de leur parents) et la forme hybride *Boys'n'girls prologue* mêlant chansons (Blur, Mylène Farmer, Françoise Hardy...) et textes (Sylvain Levey, Philippe Dorin, Catherine Zambon...). Un ensemble que nous n'avons pu découvrir que partiellement et qui semble réaffirmer avec force l'un des rôles primordiaux du théâtre (et de toute forme artistique) : l'analyse du monde qui l'entoure.

À noter que la saison prochaine, Émilie Le Roux montera *Mon frère, ma princesse* de Catherine Zambon, texte jeunesse que nous avons découvert grâce au collectif Troisième bureau et qui prolonge avec finesse cette réflexion. Mais on en reparlera en temps voulu.

Boys'n'girls, jeudi 24 et vendredi 25 avril à 19h, à l'Espace 600

Émilie Le Roux

Metteuse en scène des Veilleurs {compagnie théâtrale}

« Le théâtre permet l'usage d'un langage poétique et d'un univers plastique fondés sur des représentations symboliques et décalées par rapport au réel. Cela permet de poser une distance vis-à-vis de celui-ci, et d'ouvrir le débat. Avec le temps fort Boys'n'Girls (*voir encadré ci-dessous*), nous souhaitons défendre un point de vue artistique sur ces thématiques. »

Boys'n'Girls - du 22 au 25 avril à Grenoble

L'Espace 600 propose aux Veilleurs {compagnie théâtrale} un temps fort consacré à la question de la construction des identités féminines et masculines. Trois formes théâtrales destinées à des âges différents sont programmées, accompagnées de temps d'échange avec les équipes artistiques : *Tabataba*, de Bernard-Marie Koltès (dès 14 as) ; *Tumultes*, (dès 9 ans) et la forme brève *Boys'n'Girls*, à partir de chansons et d'extraits de textes dramatiques. Émilie Le Roux met en scène ces trois spectacles. Les Veilleurs {compagnie théâtrale}, associés à l'Espace 600, mettront en scène en décembre le texte de Catherine Zambon, *Mon frère, ma princesse*.

CRITIQUES & ANNONCES

Contre les bêtes **P.69**
Télérama Sortir Paris [www.sortir.telerama.fr]
THÉÂTRE | décembre 2017 - par Françoise Sabatier-Morel

Contre les bêtes de Jacques Rebotier **P.70**
Théâtre du blog [www.theatredublog.unblog.fr]
CRITIQUE | jeudi 19 janvier 2017 - par Julien Barsan

Tuons la bête ! **P.71**
Le Petit Bulletin Grenoble, n°875
THEATRE & DANSE | vendredi 1 février 2013 - par Laetitia Giry

Contre les bêtes

On aime passionnément **TTT**

L'Omme a perdu le « h » de son humanité et règne en maître sur le monde du vivant. Son guide ? Sa bestialité, doublée de sa bêtise ! Le poète Jacques Rebotier ne mâche pas ses mots pour dire la violence, l'absurde destruction que l'homme inflige à ce qui l'entoure. Le comédien Xavier Machault, sur une composition musicale contemporaine de Théo (violon) et Valentin (violoncelle) Ceccaldi, se fait tribun, porteur d'un discours qui affirme l'obsolescence des bêtes, jouant avec des mots qui tranchent, coupent et tuent. Traversées par l'ironie, qui débusque l'imbécillité, ces assertions dans leur excès même démontrent leur médiocrité. Une magnifique performance et une mise en scène au cordeau, signée Emilie Le Roux, entre théâtre et concert.

Contre les bêtes de Jacques Rebotier

Le Théâtre Dunois, à Paris, dédié à l'enfance et la jeunesse, situé dans le quartier en pleine mutation de la B.N.F., déploie sa façade aux vitres colorées au pied d'un grand immeuble. Heureux les jeunes du quartier qui bénéficient de cette programmation au goût toujours sûr. Jacques Rebotier y fait son entrée avec *Contre les Bêtes*, paru en 2012. Il y est question des bêtes qui paraissent et qui, surtout, disparaissent, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire.

Un horrible personnage nous explique que « *les bêtes sont bêtes* », qu'elles sont en trop, qu'il faut les supprimer. Peu à peu, le discours se retourne contre notre « *omme* » qui se prend les pattes dans son argumentaire, pour nous dire des vérités qui débordent la question animale : « *Le propre de toi ? Etre le seul qui détruise son nid, et avec entrain, et tout le reste avec. La bestialité est le propre de l'omme.* » Il nous rappelle aussi quelques scandales sanitaires comme : « *La grippe du poulet qui a tué dans le monde une gigantesque... cinquantaine de personnes. Qui ont été scandaleusement privées de mourir d'autre chose ! Prix : cent millions de poulets, abattus-rabattus. La vache folle a eu la pauvre peau de millions, non de centaines de mille, euh, de milliers, euh ! non, finalement : cent quarante-trois personnes. Et de bons millions de vaches, en nette surproduction d'ailleurs, que ça tombait pas trop mal*. »

Acerbe, ironique, parfois hystérique, le texte nous malmène, et virevolte à un rythme effréné. Xavier Machault le tient bien en bouche et le porte haut et fort pendant cinquante minutes. Sans jamais savonner, sans jamais tomber dans les pièges des jeux de mots et des consonances de Jacques Rebotier, il nous captive.

Émilie Le Roux travaille beaucoup sur le rythme, apporte des cassures, et des montées en puissance dans un texte pas facile à porter au plateau et à rendre intelligible. Aux côtés du comédien, les virtuoses Valentin Ceccaldi, violoncelliste, et Théo Ceccaldi, au violon. Avec une partition enjouée, rapide et contrastée qui, en phase avec le travail sur le tempo, apporte des respirations bienvenues et de belles phases improvisées. Véritables partenaires du comédien, ils s'engagent à fond et s'impliquent dans son jeu. Ils se trémoussent, entrent en transe et sont aussi intéressants à regarder qu'à entendre. Sous de belles lumières, très étudiées.

Retenons le nom d'Émilie Le Roux et de sa compagnie Les Veilleurs. On a déjà pu apprécier son travail et sa finesse d'approche du jeune public (voir dans *Le Théâtre du Blog, Mon frère ma princesse* et *En attendant le petit Poucet).* Ce *Contre les bêtes* est un spectacle salutaire et drôle à aller voir au plus vite !

Théâtre Dunois, 108 Rue du Chevaleret, 75013 Paris, jusqu'au 22 janvier. T. 01 45 84 72 00
Train Théâtre de Portes-lès-Valence, le 6 avril. T. 04 75 57 14 55
Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine, les 23 et 24 mai T. 01 55 53 10 60

Tuons la bête !

« *Allumez-vous, éteindez-vous* »... Oui, vous, les espèces en voie de disparition, les animaux embêtant la conscience des humains : « *éteindez-vous* » ! Sous la plume de Jacques Rebotier, les bonnes paroles deviennent politiquement incorrectes, se font interrogation du rapport de l'homme à ce qui l'entoure, prétexte à une distorsion de la langue - fleurie et meurtrie à la fois. Xavier Machault, chanteur grenoblois s'il en est, s'offre une nouvelle collaboration avec la compagnie théâtrale les veilleurs (après celle de 2007) : nouveau pas de côté, nouvelle incursion dans le monde de la scène qui ne parle pas seulement en musique. Pas seulement, car, de la musique, *Contre les bêtes* en fourmille. Les mots sont ponctués et soulignés avec malice - et une certaine âpreté - par le violoncelle de Valentin Ceccaldi et le violon de Théo Ceccaldi. C'est ainsi que l'ironie drolatique du texte crisse et grince, dans l'harmonie d'un plateau de théâtre musicalisé. Entre les lignes, entre les cordes, la bonhomie de l'interprétation séduit et fait sourire (voire rire). Et puis, comment résister à une suite de conseils tous plus avisés les uns que les autres : « *un peu moins cool et un peu moins risqué que de dégommer les Indiens, il y a, dégommer leur bouffe* » ? À méditer...

Contre les bêtes, à l'Espace 600 le dimanche 10 février à 18h

INTERVIEWS
CRITIQUES & ANNONCES

Ses années de jeunesse **P.73**
Le Petit Bulletin Grenoble
THEATRE & DANSE | mardi 16 octobre 2012 - par Aurélien Martinez

« Ne pas désespérer l'enfant » **P.74**
Le Petit Bulletin Grenoble, n°860
THEATRE & DANSE | jeudi 11 octobre 2012 - propos recueillis par Aurélien Martinez

Lys Martagon **P.75**
HAPPE:N Webzine Culturel Bordelais [www.happen-bordeaux.fr]
CRITIQUE | samedi 24 mars 2012 - par Camille Monmège

Ses années de jeunesse

Après un passage par la case mythologie avec *Antigone, retour à Thèbes*, la metteuse en scène grenobloise Émilie Le Roux (compagnie Les Veilleurs) revient à ses premières amours : les spectacles en direction du jeune public. On se souvient ainsi de son hypnotique *Pays de Rien*, créé en 2007 et qui reçut un accueil enthousiaste. Cette fois-ci, elle choisit de s'atteler à *Lys Martagon*, pièce écrite par l'auteur Sylvain Levey suite à une période de résidence à l'Espace 600. Soit l'histoire d'une jeune fille de quatorze ans qui découvre la Villeneuve à sa façon - en parlant aux arbres par exemple. Le soir, elle retrouve sa mère, qui, loin de l'innocence de sa fille, voit la vie lui filer entre les doigts. Un texte foisonnant et prolixe, qui nécessite une mise en scène habile capable de canaliser la fougue du personnage de Lys, « *qui parle trop* » comme elle l'explique elle-même. Ce qu'arrive très bien à faire Émilie Le Roux, avec une scénographie tout en suggestions - les décors et la création lumière sont à ce titre très réussis, emmenant le spectacle vers un ailleurs poétique. Les longues énumérations de Lys deviennent alors des balles que l'adolescente (interprétée par la jeune comédienne Kim Laurent) envoie valdinguer dans son monde imaginaire qu'elle seule semble percevoir de la sorte, malgré son envie criante de le partager. En parallèle, les tableaux avec la mère, au réalisme appuyé (une cuisine, deux chaises, une table), n'en ressortent que plus violents.

(critique publiée également lors de la création du spectacle en 2011)

« Ne pas désespérer l'enfant »

Interview d'Émilie Le Roux de La compagnie grenobloise Les Veilleurs
La compagnie grenobloise Les Veilleurs, menée par Émilie Le Roux, vient de signer pour une résidence de trois ans à l'Espace 600, la scène jeune public de l'agglo nichée au cœur de la Villeneuve. Une résidence qui débutera avec la reprise du très beau spectacle *Lys Martagon*. Rencontre avec Émilie Le Roux pour évoquer le présent et le futur.

***Lys Martagon* est un texte de l'auteur Sylvain Levey, écrit à la Villeneuve...**
Émilie Le Roux : Oui. En 2009, Sylvain était venu en résidence ici plusieurs semaines, il avait rencontré les habitants. Il logeait chez quelqu'un du quartier, et a ainsi vécu ce que vit le personnage de Lys : le grand écart entre cette réalité urbaine qu'est la Villeneuve, et en même temps, cet appel des montagnes qui entourent complètement le quartier. Du coup, il a inventé le personnage de Lys Martagon qui vit à la montagne avec sa mère, descend à la ville tous les jours, et qui est dans cette tension entre le monde urbain et la nature dans laquelle elle a grandi.

Vous aviez déjà monté ce texte en 2010... Quand Sylvain a écrit le texte, il savait qu'il allait finir entre mes mains, parce que ça faisait partie de la commande. Il savait aussi qu'il serait créé avec des amateurs - ceux de l'Espace 600 en l'occurrence. Il y a donc eu le spectacle, et j'avais plutôt envie que ça s'arrête là. Mais plusieurs professionnels nous ont demandé d'en faire une production professionnelle. Du coup, le spectacle pro a été créé à Grenoble la saison passée. Il a connu une tournée française ensuite. Là, il revient à Grenoble, avant de repartir.

C'est un spectacle tourné vers le jeune public... On me demande souvent si on ne fera jamais que du jeune public. Il y a cette idée très restrictive quand on parle du jeune public. C'est comme si c'était du théâtre moins quelque chose. Alors que pour moi, le théâtre jeune public est avant tout du théâtre. Je travaille avec des œuvres d'auteurs qui ont une démarche d'écriture, qui ont un rapport à la littérature, à la poésie. Et ensemble, on s'est donné une responsabilité en plus qui est de ne pas désespérer l'enfant. Ça ne veut pas du tout dire qu'on va faire des happy ends. Simplement, on veut que le texte n'empêche pas l'enfant de penser qu'il a en lui de quoi grandir.

L'an passé, la compagnie s'était pourtant écartée du jeune public avec le spectacle *Antigone, retour à Thèbes*... Je n'ai pas eu l'impression de faire un grand écart. C'était un texte peut-être moins jeune public, mais qui restait tout public. Et puis de toute façon, un spectacle jeune public n'est pas pour les 6/8 ans, ou pour les CP/CE1 par exemple. Il est avant tout à partir de tel âge.

Après cinq ans d'existence, la compagnie commence cette année une résidence à l'Espace 600. C'est une étape importante dans votre travail ? Je le sens comme une reconnaissance, et aussi comme une chance. Certes, ça peut faire sourire les gens d'apprendre que les Veilleurs sont en résidence à l'Espace 600, puisque ça fait longtemps que je suis l'une des artistes complices du lieu. Mais il y a quelque chose de nouveau, on a maintenant plus de moyens pour travailler. Et en étant inscrits sur un territoire, ça nous permet d'ouvrir le champ, d'ouvrir le cercle des initiés.

Comment va se dérouler cette résidence ? Le but du jeu n'est pas du tout d'arriver à l'Espace 600 avec des projets prémâchés, comme des copier-coller de ce que l'on ferait ailleurs. On a bel et bien nos créations, avec plusieurs spectacles programmés cette saison ; et aussi tout un volet d'actions culturelles qui vont s'inventer avec ce qu'il se passe sur le terrain, et qui auront sûrement une influence sur nos créations dans les années à venir. En ce moment, on est en train de rencontrer des habitants, des associations, des relais... On ne compte pas arriver indépendamment de ce qui se fait déjà. Car contrairement à ce que les gens peuvent penser, on n'est pas dans un quartier complètement sinistré, il y a un maillage associatif très fort.

Pourtant, ce n'est pas forcément ce que l'on retient de la Villeneuve... (long silence) Je ne veux pas me planter sur les mots, parce que les mots sont importants, et l'on a dit trop de choses sur le quartier. C'est très compliqué de trouver les mots pour nommer et les difficultés du quartier, et ses forces. Oui, le quartier a des forces : il y a des choses ici qui s'inventent au niveau social et qui ne s'inventent pas ailleurs... C'est un quartier qui essaie de ne pas se laisser affaiblir par d'autres réalités, évidemment présentes. Car il ne faut pas non plus idéaliser la Villeneuve : ce qu'il se passe avec les faits divers se passe bel et bien ici. Mais il ne se passe pas que ça. Et nous, on espère pouvoir participer à cette dynamique des associations, même si l'on sera forcément des gouttes d'eau. On ne pas va changer le monde en deux jours. Mais peut-être faire en sorte que l'on parle de la Villeneuve pour autre chose que les faits divers. Si l'on peut servir à ça, alors on aura raison de dépenser notre énergie auprès de l'Espace 600.

Lys Martagon, jeudi 18 à 9h30 et 14h30, et vendredi 19 octobre à 19h30, à l'Espace 600

Lys Martagon

« *Chacun voit ce qu'il veut avec les yeux qu'il peut* »

Créé par le comédien et auteur Sylvain Levey, *Lys Martagon* est né d'une série de résidences à l'Espace 600, scène régionale jeune public à Grenoble.
Écriture vive, accroches directes, dialogues mystérieux et envolées poétiques, la plume de Sylvain Levey balade le lecteur dans une rêverie aux contours critiques. A travers le personnage de Lys, l'auteur nous embarque dans une promenade aux frontières du réel et de l'imaginaire.
Lys Martagon, c'est l'histoire d'une adolescente qui habite une grande ville, bruyante, étouffante et triste. Sa mère, qui tous les soirs a laissé « *sa tête dans le tiroir de son bureau* », est épuisée par un quotidien qui lui échappe. Lys a opté pour une autre appréhension du monde. Elle fait abstraction de l'univers qui l'entoure pour divaguer vers d'autres paysages. Sur son chemin, elle croisera Démétrio, un jeune homme qu'elle parviendra à immiscer vers d'autres horizons.

« Elle va se fissurer les cordes vocales à hurler.
Comme ça.
Comme hurlent les loups.
Les loups dans les contes pour enfants.
On dit.
Qu'elle parle aux oiseaux.
On dit.
Qu'elle prévient les arbres de l'arrivée des bucherons.
On dit.
Qu'elle pleure sur leurs cadavres.
On dit.
Que ses larmes sont fécondes.
On dit.
Qu'elle chuchote des poèmes d'Arthur Rimbaud aux oreilles des randonneurs imprudents.
On dit.
Que partout dans la montagne elle est chez elle. »

Les veilleurs [compagnie théâtrale] se sont emparés de ces mots pour les confronter au plateau. La metteuse en scène, Émilie Le Roux « *artiste complice* » de l'Espace 600, nous invite à changer notre regard sur le monde, en compagnie de Lys Martagon, quatorze ans, « *157 cm de bas en haut pas moins pas plus* ».
Émilie Le Roux voit son travail comme étant le fruit d'« *une histoire collective* ». « *Je pense la mise en scène et le travail avec l'équipe de création en essayant d'avancer tout de front (...) Tout est pensé ensemble* ». Ce travail collectif se ressent dans l'œuvre qui nous est donnée à voir. Le sens qui découle de chaque élément forme une unité où chaque partie se complète à merveille.
Sur scène, les ambiances et les univers s'entremêlent. S'alternent plateau nu, espaces de vies intimes conçus de manière « naturaliste » et environnements extérieurs pensés sous formes « symboliques ». La scénographie (conçue par Tristan Dubois et Fleur Lemercier) fait s'entrecroiser tout en finesse et en ingéniosité des décors familiers ou imagés, comme tracés à la craie, qui prennent leur envol aussi vite qu'ils sont arrivés. La création lumière d'Éric Marynower est tout aussi subtile et sculpte l'espace scénique au fil de chaque tableau. Contre le silence, la comédienne Kim Laurent interprète avec vivacité une Lys Martagon désinvolte, pleine de fougue qui comble avec un flot de mots le vide qui l'encercle. Un chœur qui tisse le lien entre les pérégrinations de la jeune Lys, une mère qui n'a plus la force de contempler et d'observer la beauté du monde, et un Démétrio maître du « *bitume* » à qui Lys essaiera de faire voir le beau là où les gens ne le voit plus, sont incarnés respectivement par trois *beaux* interprètes (Julien Anselmino, Laetitia Le Mesle et Théo Kerfridin).
Cette pièce (ou plutôt, ce *manifeste du Beau*) traite la « *solitude sous plusieurs facettes, une première tournée vers l'intime : comment peut-on se sentir seul même entouré par le foyer familial, et une seconde plus généraliste : comment se construit-on seul face au monde ?* ». En tirant les fils de l'histoire, d'autres questionnements s'entremêlent. Aux interstices de la ville et de la montagne, entre candeurs de l'enfance et retranchements adultes, alternant entre temps perdu et temps pour soi, au croisement de trois manières de contempler le monde, le spectateur explore avec étonnement et ravissement les divagations de notre héroïne. Au cœur de rapports humains qui s'effilent, d'une solitude grandissante et de silences écrasants, Sylvain Levey comble les vides en nous abondant de mots et de poésie. Une immersion dans le quotidien de cette jeune fille, avec qui on voyage avec plaisir.

Spectacle représenté le 17 mars 2012 au Galet (Pessac en Scènes). Les citations de cet article sont tirées d'une interview réalisée auprès d'Émilie Le Roux le 17 mars 2012 et de l'œuvre de Sylvain Levey (LEVEY, Sylvain. *Lys Martagon*, Éditions Théâtrales, Collection : Théâtrales Jeunesse).

CRITIQUES & ANNONCES

Le pays de Rien P.77
Que se passe-t-il dans la tête du spectateur ? ***Billets critiques sur le spectacle vivant & interviews*** **[www.danslateteduspectateur.overblog.com]**
THEATRE CONTEMPORAIN, THEATRE & REFLEXION, LES PEPITES DU SPECTATEUR
| jeudi 14 novembre 2013 - par Saad

Les isolés P.78
Le Petit Bulletin Grenoble, n°648
THEATRE & DANSE **| mercredi 6 février 2008** - par Séverine Delrieu

Rêves en cages P.79
Le Dauphiné Libéré, n°383
ISÈRE **| semaine du mercredi 30 janvier au mardi 5 février 2008** - par Annabel Brot

Le pays de Rien

Rien... de trop
Très belle pièce que *Le Pays de Rien*, mêlant représentation symbolique très forte et propos épuré jusqu'à l'essentiel. La cohérence est de mise pour le plus grand plaisir du spectateur.

Rarement la pénombre n'a été si belle à contempler, même si elle incarne le nihilisme qui règne au bien nommé pays de Rien. Notion fort bien déployée dans un texte qui semble basé sur une économie de mots tout en empruntant volontiers au symbolisme pour délivrer un propos fort sur la place de l'expression dans les sphères aussi bien familiale que publique. Le nihilisme prend donc ici la forme d'une censure qui va jusqu'à interdire le moindre soupir. Ça paraît extrême mais en prenant la notion de censure au pied de la lettre, le conte n'en sort que renforcé. Le parti pris de mise en scène, qui n'est pas sans rappeler le magnifique onirisme présent dans *L'accordeur de tremblements de terre* des frères Quay (les couleurs en moins...), peut lui aussi paraître extrême, mais c'est pour mieux épouser la symbolique du texte. Que de cohérence pour les yeux et les oreilles.

Vu à l'Espace 600, Grenoble - le 14/11/2013

Les isolés

Après avoir été comédienne et metteure en scène, Nathalie Papin se consacre à l'écriture de théâtre en direction de la jeunesse. Elle est entre autres l'auteur de *Le pays de rien*, pièce métaphorique et philosophique aux allures de conte contemporain.

Dans le pays de rien, un roi perpétue la tradition maternelle : il fait table rase de toutes expressions, émotions, pensées, des dangers confinés derrière les barreaux de cages. A sa fille, il veut imposer cette manière de voir le monde. L'arrivée d'un jeune garçon fait vaciller ce monde sécurisé, ultra refermé, un monde de silence à la fois rassurant (le monde est maîtrisé) et angoissant (la vie grouille et hurle aussi de douleur dehors). Avec finesse, et économie de mots, la dramaturge aborde la privation des libertés, la dictature, le repli identitaire, les murs visibles érigés entre les états, et invisibles construits dans une famille. La relation fille/père, exclusive donc étouffante, s'avère déstructurante aussi dès lors qu'elle est coupée de la mémoire, des racines. Rien de simple donc, ni de binaire dans cette pièce que Nathalie Papin écrit en 2002. Si le Roi oppresseur inconscient est malheureux, le jeune garçon dans son désir de sauver «*la meute d'enfants qui traînent avec leur rêves et qui n'ont pas d'endroit pour les étaler*», impose une autre vue à la jeune fille. Cette dernière, perdue au milieu de sentiments ambivalents, se pousse à se définir, à choisir sa route pour construire mieux.

Au pays de rien, la vie reviendra
Pour une première création à l'Espace 600, la metteure en scène Emilie Le Roux - artiste proche de cette structure - opte pour des partis pris scéniques qui révèlent toute la complexité des personnages et la pertinence du propos. Sur scène l'obscurité omniprésente abolie les limites, tel un monde du néant où les visages, les corps pourraient bien disparaître aussi. Les présences, ombres glissantes, de Lou Martin Fernet une fille du roi très convaincante, à la fois troublée et buttée, enfant indocile et réfléchi, crée une intimité juste avec Dominique Laidet, roi fatigué dont on déguste chaque parole posée avec soin dans l'espace. Geoffroy Pouchot Rouge-Blanc, en jeune garçon décidé, ne joue pas que le sauveur positif, mais trimbale aussi son lot de folie. Enfin, une bande son efficace, densité de tout ce qui est absent (la vie, les ancêtres, la réalité) diffuse des sons saturés. La vie peut être oppressante, tout autant que la non vie. Pas d'idéalisation, c'est ce que la jeune metteure en scène suggère et souligne : la scène fulgurante d'amour grince (rires étranglés et exagération du bien-être) ; les enfants égarés font beaucoup trop de bruits et agacent. Et la liberté, fragile, est une rude mais nécessaire conquête.

Le pays de Rien, Mardi 5 février à 19h30, mercredi 6 à 15h et 19h30, jeudi 7 à 9h30 (scolaire) et 14h30 (scolaire), vendredi 8 (scolaire) à 9h30 et 19h30 à l'Espace 600.

Le Dauphiné Libéré, n°383
ISÈRE | semaine du mercredi 30 janvier au mardi 5 février 2008 - par Annabel Brot

Rêves en cages

Il était une fois un pays où il y avait un roi, une princesse... et rien d'autre. Un pays calme sans personne pour s'aimer ou se disputer, sans couleur, sans émotion, sans rêves. Mais la princesse s'ennuyait et, un beau jour, elle ouvrit une brèche dans "Le Pays de Rien". Par cette faille allait entrer un jeune garçon, qui lui montrerait bientôt l'envers du décor : les bruits, la foule, et tous ces enfants traînant leurs rêves dans de gros sacs, sans jamais trouver un endroit pour les déposer...

En s'emparant de ce texte de Nathalie Papin, Émilie Le Roux a choisi d'en souligner la dimension sociale : car si le rien permet d'éviter les imprévus et de tout contrôler, une société qui ne rêve plus, ne s'ouvre plus à l'autre et refuse la différence est une société qui s'apparente à l'enfer.

Servie par une mise en scène à l'esthétique impeccable, minimaliste et très inventive, cette création aussi élégante qu'intelligente réussit à transmettre un message de tolérance, sans didactisme, mais en parlant directement à l'imaginaire des enfants.

Le 5 février à 19h30, le 6 à 15h et 19h30, le 8 à 19h30
97, galerie de l'Arlequin, Grenoble
Infos : 04 76 49 42 82 et www.espace600.fr